

Table des matières

Introduction	3
En savoir un peu plus sur ...	4
Portraits	7
Ma famille	11
Mon enfance et mon adolescence	20
L'école	26
Comment je suis utile à la société	29
Entre ici et là-bas	34
La guerre, les attentats	38
Etre fille, être femme	40
Ce en quoi je crois	41
Conclusion	47

La Fonderie,
Adib
et Ages & Transmissions

vous présentent

Je raconte ma vie
dans un groupe multiculturel
à la Fonderie (2018)

Après deux réunions d'information et de nombreux coups de fil, c'est en février 2018 que commence cette nouvelle aventure du projet « Je raconte ma vie » de l'asbl Ages et Transmissions. Cette fois, les rencontres se passeront à La Fonderie, au Musée bruxellois des industries et du travail, à Molenbeek. Et c'est grâce à la collaboration de l'association ADIB (Action et Dialogue Bruxelles) que le groupe se pare de différentes couleurs.

Danielle, Elisabeth, Eva, Fatima, Habiba, Mariette¹, Meriem, Micheline, Mina, Mohamed et Philippe vont se rencontrer sept fois entre février et mai. L'objectif est de mieux se connaître afin de diminuer les préjugés que chacun peut avoir sur l'« autre » dans une ville où un habitant sur deux est d'origine étrangère.

Lors de chaque rencontre, un ou plusieurs thèmes sont proposés : se présenter, l'enfance et l'adolescence, la famille, entre ici et là-bas, le travail ou – plus largement – être utile à la société, la religion, les valeurs et les philosophies de vie...

Ces rencontres nous ont portés, enrichis, malmenés ou bouleversés parfois, fait rire souvent... On y a tout entendu, mais toujours dans un respect remarquable. Les jugements ont été mis de côté, même s'il y a eu des sentiments exprimés. Remarquable aussi, la légèreté des débats, même sur les sujets les plus graves. Par légèreté nous entendons le contraire de la lourdeur, cette faculté qu'ont eue ces hommes et ces femmes à échanger le sourire aux lèvres, avec ce qu'il fallait de pudeur et de retenue, et avec toujours une bonne dose d'humour.

Il est impossible de relater ici ce que nous avons vécu tous ensemble pendant ces quelques heures. Néanmoins, nous espérons, par ce recueil de paroles, témoigner de ces beaux moments...

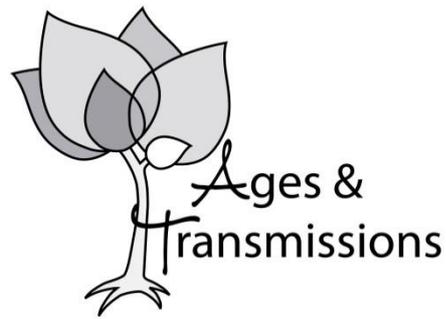
Michèle Piron, animatrice et coordinatrice d'Ages et Transmissions
Anne Brunelle, chargée de mission à La Fonderie
Adib

Avec le soutien de la Cocof et du secteur éducation permanente de la Fédération Wallonie-Bruxelles



¹ Mariette n'a en réalité participé que deux fois à ces rencontres. Néanmoins, nous avons décidé de ne pas nous passer de son intéressant témoignage.

En savoir un peu plus sur



En bref, qui sommes-nous ?

Ages & Transmissions est une association pluraliste d'éducation permanente ciblée sur les **seniors** bruxellois et leur participation à la vie de la société. Par des actions d'ouverture aux autres générations et cultures, nous créons du lien entre "eux" et "nous", hier et aujourd'hui, ici et là-bas.

Actuellement, nos activités se conjuguent sur 4 axes :

- le **bénévolat** : « Coup de pouce lecture et langage » dans les écoles primaires, « Lire à deux » avec des apprenants en alpha à la bibliothèque
- les **passeurs de mémoire** : « J'écris ma vie », « Je raconte ma vie », « Mémoires pour demain » dans les écoles
- des **groupes de réflexion et de débats** : lectures, approfondissement de thèmes sociétaux
- des **rencontres** entre notre public de seniors et des enfants, adolescents, jeunes ou moins jeunes adultes de cultures différentes.

Ages & Transmissions et « Je raconte ma vie »

Au commencement était « J'écris ma vie » ... Et puis, nous avons voulu donner la possibilité à ceux et celles qui n'avaient pas envie ou ne savaient pas écrire de raconter leur vie dans un groupe multiculturel. Chacun devenait ainsi passeur de mémoire et de culture tout en participant à un mieux vivre ensemble à Bruxelles, ville où un habitant sur deux est d'origine étrangère. Ainsi est né « Je raconte ma vie » qui a déjà « voyagé » à Laeken, St Josse, Woluwe St Lambert, Bruxelles-Ville. C'est la 4^e édition d'un groupe à Molenbeek.

Contact : 02/762.10.01 ou 02/514.45.61

info@agesettransmissions.be

Siège social : 194/2 rue Konkel 1200 Bruxelles

Siège d'activités : 21, rue Potagère 1000 Bruxelles

www.agesettransmissions.be

En savoir un peu plus sur



Action et Dialogue Bruxelles (ADIB) est une asbl créée en 2015 **par des habitants de Molenbeek issus de la diversité culturelle**. Notre objectif premier est la création d'espaces de rencontres à Molenbeek **dans le but d'aider d'autres citoyens Molenbeekois** différents au niveau de leur « échelle sociale », de leur origine ou de leur culture.

Ce sont des personnes vulnérables, maîtrisant mal le français, ne sachant ni lire, ni écrire et/ou souffrant de solitude. Notre but est de les aider à exprimer leurs besoins, trouver des solutions, créer des liens ensemble et participer à la vie de leurs quartiers.

Nous aspirons à ces objectifs par les moyens suivants : groupes de parole, cours d'alpha et de français, ateliers cuisine ou bien-être, repas conviviaux, sorties diverses et visites d'expo ou de musées.

Nous collaborons avec la Fédération des associations marocaines ainsi que l'asbl Zoenleid et la WAQ. Nous avons pu mettre en place plusieurs des activités citées ci-dessus.

Contact : 0487/440 303

actiondialoguebru@gmail.com

Siège social : Bd Belgica, 51/2 1080 Bruxelles

En savoir un peu plus sur



L'association étudie l'histoire économique et sociale de la région bruxelloise depuis trente ans.

Située aux abords du canal, à Molenbeek, sur le site d'une ancienne fonderie d'art (la Compagnie des Bronzes), elle propose un **regard sur l'histoire de la ville, son actualité et son devenir tout en souhaitant valoriser son patrimoine industriel.**

Le travail de mémoire de La Fonderie s'articule autour de différents axes : des publications, des visites guidées et des animations pédagogiques. Son musée illustre l'histoire du travail à Bruxelles et récolte objets, documents et témoignages sur le passé économique et social de la ville.

Enfin, ses activités d'éducation permanente permettent aux publics associatif, citoyen et autres de s'emparer des thématiques de l'association pour en faire leurs interprétations, et leurs combats.

En réunissant des participants venus d'horizons parfois très différents, nous avons voulu élargir notre compréhension de ce passé qui nous a faits : l'enfance, les souvenirs du travail, la mémoire d'événements heureux ou moins heureux... Ces témoignages et récits de vie colorent l'histoire d'intimité.

Contact : 02/410.99.50
info@lafonderie.be
27 Rue Ransfort 1080 Bruxelles
www.lafonderie.be

Portraits

Danielle

Danielle naît à Etterbeek (Bruxelles) en 1946 et est l'aînée d'une famille de trois enfants. En 1950, toute la famille s'installe à Uccle.

A 12 ans, Danielle sait qu'elle veut être professeur d'éducation physique, ce qu'elle devient effectivement. Diplômée en 1967, elle donne cours dans plusieurs écoles.

Elle se marie en 1969 avec un homme qui lui donnera trois enfants. A la naissance du 3ème, en 1976, elle arrête de travailler dans l'enseignement et entame une nouvelle carrière dans le club de gymnastique de son mari, où elle donne cours à des enfants et à des seniors.

En 1983, Danielle et son mari créent le Physical Center de Woluwé-Saint-Lambert. Mais dix ans plus tard, physiquement épuisée, Danielle se lance dans un tout nouveau projet avec une amie, un salon de thé.

En 1998, elle arrête et s'inscrit dans une formation pour conteurs qui dure plusieurs années. Grâce à cette formation, elle trouve un emploi dans une école d'Anderlecht où elle mène un projet d'intégration de la langue française par l'oralité et la musique, avec des enfants de primaire.

Pensionnée à 65 ans, elle rentre alors dans l'associatif.

Danielle a vécu et travaillé toute sa vie à Bruxelles. Durant ce temps, elle a voyagé un peu partout dans le monde.

Elisabeth

Elisabeth naît en Hongrie, en 1949, trois ans après ses frères jumeaux.

Elle a huit ans quand ses parents quittent la Hongrie. Nous sommes en 1956, au moment de la Révolution d'octobre.

La famille s'installe alors à Poperinge (Belgique) où vivent déjà deux tantes d'Elisabeth. Son père trouvant ensuite du travail à Anvers, toute la famille déménage.

Dix ans après être arrivés en Belgique, les membres de la famille d'Elisabeth obtiennent la nationalité belge.

Très jeune, Elisabeth sait qu'elle veut consacrer sa vie à Dieu, et à ce qu'elle appelle sa « grande famille », toutes celles et ceux qui ont besoin d'elle.

Après avoir envisagé des études d'infirmières, Elisabeth décide finalement de devenir kinésithérapeute. Mais deux années de ces études la persuadent que ce n'est pas la voie qu'elle doit suivre. Pendant ses études, elle vit dans une pédagogie tenue par des femmes dont la façon d'être et de vivre la séduisent. Elles appartiennent à un institut séculier.

Elle décide ensuite de suivre une formation pastorale pour travailler dans une paroisse. Pendant ce temps, elle habite dans la communauté de femmes créée par celles qu'elle avait connues à la pédagogie.

Elisabeth travaille ensuite pour les autorités de l'Eglise de Bruxelles, à l'église du Finistère qui se trouve dans la rue Neuve. Elle y mène le reste de sa carrière.

Pensionnée depuis six ans, elle vient de déménager dans un habitat groupé pour seniors actifs.

Eva

Eva naît à Renaix (Belgique) en 1944. Elle est l'aînée de 5 enfants.

Après des études d'institutrice à Bruxelles, elle part enseigner en Algérie en 1964. Elle y rencontre son mari, un Algérien Kabyle, avec qui elle a deux enfants.

Dans les années 90, Eva connaît la montée de l'intégrisme et les attentats à Alger.

Après quelques allers et retours entre l'Algérie et la Belgique, elle revient vivre définitivement en Belgique à 50 ans, en 1994. Elle y trouve rapidement du travail en tant qu'enseignante.

Son mari vient la rejoindre en 1998.

Après sa retraite, Eva travaille pour un dispositif d'accrochage scolaire, pendant trois ou quatre ans.

Aujourd'hui, elle vit à Bruxelles avec son mari et ils sont grands-parents d'une petite fille.

Fatima

Fatima est la sœur de Mina, Meriem et Habiba. Elle est la plus âgée des quatre.

Elle naît en 1956 dans un petit village du Maroc où il n'y a pas d'école. Elle et ses deux premiers frère et sœur ne vont donc pas à l'école.

Pendant son adolescence, ses parents déménagent pour aller habiter en ville, à Nador. Là, elle aide son père en travaillant dans son snack.

En 1972, elle arrive en Belgique, à 17 ans, quelques années après que son père y ait trouvé du travail. Elle y apprend le français et s'inscrit également à des cours pour apprendre à lire et à écrire, ainsi qu'à des cours de couture et de cuisine.

Fatima se marie à 19 ans avec un Algérien, un peu avant que sa famille ne retourne à Nador.

Elle commence alors à travailler dans une fabrique de sacs mais quand elle tombe enceinte, ne supportant plus l'odeur du cuir, elle arrête.

Après son accouchement, elle trouve un travail dans la cantine de l'hôpital César de Paepe. A partir de ce moment, elle travaillera dans des hôpitaux, des centres culturels ou à la commune de Molenbeek.

Après le kidnapping de leur fille par son mari et après qu'elle ait découvert qu'il la trompe, Fatima divorce de son mari.

Aujourd'hui, elle est pensionnée mais a bien l'intention de continuer à faire du bénévolat.

Habiba

Habiba est la sœur de Fatima, Meriem et Mina.

Elle naît en 1960 dans un petit village de campagne marocain, le même que Fatima. Elle a 4 ou 5 ans quand la famille déménage à Nador.

Après une mauvaise expérience à l'école, elle n'y retournera plus.

Ce n'est qu'en arrivant en Belgique, à l'âge de 7 ans, qu'elle intègre l'école primaire, à Charleroi. Pour cette raison, elle ne lit pas l'arabe.

Mariée très jeune, à 16 ans, Habiba ne termine pas ses études.

Lorsque ses parents et ses quatre plus jeunes frères et sœurs repartent au Maroc, Habiba ne les suit pas.

Aujourd'hui, elle est divorcée, habite Bruxelles et est grand-mère de 6 petits-enfants.

Mariette

Mariette naît rue Haute, à Bruxelles puis déménage, très jeune, à Molenbeek, où elle vit depuis. Née en 1929, elle a 11 ans au début de la guerre.

Mariette travaille dans le magasin de ses parents jusqu'à son mariage.

Meriem

Meriem est la sœur de Fatima, Habiba et Mina.

Elle naît au Maroc en 1968. Elle a 3 ans lorsqu'elle arrive en Belgique avec ses parents, et 6 ans lorsqu'elle repart au Maroc, à Nador, où elle continue sa scolarité, jusqu'à l'université où elle étudie le droit pendant deux ans.

A 24 ans, elle connaît son mari qui vit en Espagne. Elle abandonne alors ses études pour l'y rejoindre. Elle y vivra 22 ans. Elle y travaille d'abord dans un hôtel, puis pour une administration communale en tant que médiatrice culturelle, mais elle perd son emploi il y a quelques années à cause de la crise. Elle fonde alors une association pour les femmes d'origine étrangère où elle mène des projets socioculturels pendant deux ans.

Meriem est arrivée en Belgique il y a deux ans et y a rapidement trouvé un travail.

Micheline

Micheline naît à Aubange (Belgique) en 1948. Elle est issue d'une famille de six enfants.

A 18 ans, elle part faire des études d'infirmière à Namur. Et en 1971, elle part à Anvers pour se spécialiser dans les études tropicales parce qu'elle veut partir en Afrique.

Peu de temps après avoir commencé à travailler, Micheline part prêter comme bénévole dans un dispensaire au Rwanda, où elle arrive en septembre 1971.

Pendant des vacances en Tanzanie, Micheline rencontre un Mauricien qu'elle épouse ensuite et avec qui elle a trois enfants. Après deux ans en Tanzanie, Micheline rentre en Belgique, avec son premier fils. Quelque temps plus tard, son mari les rejoint.

Après douze ans de mariage, le couple divorce et Micheline se remarie plus tard.

Elle a fait toute sa carrière dans des hôpitaux.

Aujourd'hui, elle est veuve et vit à Molenbeek.

Mina

Mina est la sœur de Fatima, Meriem et Habiba. Née en 1974, elle est la plus jeune de la famille. Elle est également la seule née en Belgique. Mais lorsqu'elle a 4 ans, ses parents retournent à Nador (Maroc) où elle les suit avec Meriem, tandis que Fatima et Habiba restent en Belgique.

A l'école, à Nador, elle apprend l'arabe.

Elle revient en Belgique à l'âge de 19 ans, après s'être mariée au Maroc avec un homme de nationalité belge. Elle ne termine pas les études qu'elle avait entreprises au Maroc.

Secrétaire polyvalente, puis interprète professionnelle, Mina travaille ensuite sur des projets de cohésion sociale, pendant 13 ans, et finit par créer une asbl avec un groupe de bénévoles, il y a quelques années, ADIB.

Mohamed

Mohamed naît à Souk Ahras (Algérie) en 1947. Il est l'aîné de 7 enfants. Quand il est tout petit, son père emmène la famille dans sa région natale, à Touggourt, dans le sud algérien.

A 7 ans, le petit garçon connaît la guerre d'Algérie.

En 1962, année de l'indépendance de l'Algérie, Mohamed quitte Touggourt parce qu'il n'a plus la possibilité d'y continuer ses études secondaires. Son père l'envoie en France, du côté de Grenoble, dans les Alpes. Il continue donc ses études en internat.

Mohamed fait ensuite des études de médecine et devient médecin, après quoi il se spécialise en chirurgie.

Après un bref retour en Algérie, il travaille et vit en Arabie Saoudite pendant une vingtaine d'années et y élève ses enfants.

A 55 ans, Mohamed va vivre en Amérique où ses enfants habitent encore aujourd'hui, puis il retourne en Algérie en 2008.

Il quitte l'Algérie pour venir en Belgique fin 2013.

Ici, Mohamed a créé une association (Amal Belgika) pour laquelle il donne des cours de français.

Philippe

Né à Ixelles en 1954, Philippe grandit à Forest. Il est le dernier d'une famille de six enfants.

Il fait des études d'ingénieur industriel en électro-mécanique.

Il commence à travailler en 1978 dans un centre de formation professionnelle de l'ONEM.

En 1979, il travaille pour un programme de recherche et de développement concernant la problématique des déchets.

Il se marie en 1980.

Il a ensuite exercé plusieurs métiers, dans plusieurs endroits différents, terminant sa carrière dans la fonction publique.

Il est aujourd'hui pensionné.

Ma famille

Eva

« Ma grand-mère était lingère, c'est un métier qui n'existe plus. Elle faisait des sous-vêtements : des chemises, des combinaisons, des culottes larges, en soie, avec de la dentelle... Beaucoup de jeunes filles faisaient ça. »

« Nous vivions avec nos grands-parents maternels, ce qui est plutôt rare en Belgique, parce que c'était la guerre. J'ai baigné dans le bilinguisme, pour moi, c'est important. On parlait les deux langues à la maison. J'ai fait mes primaires et l'athénée à Renaix, en français parce que ma grand-mère disait « avec le flamand, on ne va nulle part ». »

« Pendant les vacances, je partais à Bruxelles avec mon grand-père parce que la famille de maman était originaire de Bruxelles. »

« Je suis ici aujourd'hui parce que je suis grand-mère depuis 3 ans d'une petite fille. Et je me suis dit que c'était important qu'elle connaisse ses origines. D'autant plus qu'elle aura des origines multiples puisque je suis belge, mon mari berbère, ma fille est plus belge qu'algérienne et son mari a des origines françaises et portugaises. Donc je crois qu'il est important qu'elle connaisse un peu ses racines. C'est ça qui me motive. Ça va me discipliner, me créer une balise pour que j'écrive. Ma sœur est très intéressée parce qu'elle pense que j'ai des souvenirs qu'elle n'a pas. Il y a 10 ans entre ma sœur et moi. »

Mohamed

« Quand j'étais en internat en France, à la Côte-Saint-André, par bonheur, la famille d'un camarade de classe m'a pris en sympathie et je passais tous mes dimanches, mes weekends chez eux. C'est une famille extraordinaire et j'en garde un souvenir merveilleux. Mr et Mme Berger sont décédés maintenant mais je suis toujours en rapport avec leur fils. On a grandi ensemble et il était un frère pour moi. »

« Moi, par rapport à mes frères et sœurs, on peut dire que j'ai grandi tout seul, moi étant en France, et eux en Algérie. Les contacts sont difficiles, j'ai toujours été seul. On est étrangers. »

Elisabeth

« A Poperinge, en Flandre, quand on se promenait, tout le monde nous regardait. Nous étions là parce que mon papa y avait deux de ses sœurs, venues en Belgique dans les années 30. A cette époque, la Belgique accueillait des trains entiers d'enfants qui venaient passer leurs vacances ici, dans des familles belges. Les deux sœurs de papa, qui étaient plus jeunes, sont venues dans deux familles différentes et ces familles, même après que l'organisation de ces vacances ait disparu, ont continué avec les mêmes enfants. Mes deux tantes sont donc revenues à plusieurs reprises. Et quand elles ont eu l'âge, elles ont décidé de rester ici. Les familles belges de mes deux tantes se sont portées garantes de l'accueil, du logement, du travail et tout ça, pour que papa puisse se remettre en selle avec sa famille. A un moment donné, il a aussi voulu prendre distance

avec la famille qui nous a accueillis : il voulait pouvoir prendre sa famille en charge seul et ne plus devoir être redevable envers eux, tout en étant très reconnaissant. »

« Nous formions une famille très unie mais plutôt repliée sur elle-même. Parce qu'en arrivant à Anvers, ce n'était pas évident d'être en contact avec des familles belges au point de les fréquenter. »

« Nous avons grandi sans cette richesse de pouvoir fréquenter la famille élargie : oncles, tantes, cousines, cousins, grands-parents... Ici, nous étions considérés comme des étrangers. Dix ans après notre arrivée ici, vers 1966, nous avons obtenu la nationalité belge et nous avons pu commencer à retourner parfois en Hongrie pour les vacances. Les années passaient, nous devenions de jeunes adultes et mes parents se rendaient bien compte que notre avenir était ici. Plus nous nous enfermions sur nous-mêmes, plus je percevais – vers l'âge de 15 ou 16 ans – que je voulais élargir mes horizons et mon monde. Je ferais un choix tout à fait différent de celui de mes parents tout en gardant les grandes valeurs reçues d'eux. »

« Dans la famille du côté de ma mère, c'était très chaleureux et c'est pour ça qu'elle a toujours gardé la nostalgie du pays. »

« Autour de mes 15, 16 ans, j'ai eu une sorte d'intuition : je voulais aller vers une forme d'ouverture par rapport à cette fermeture familiale que j'avais connue jusque-là. L'idéal de mes parents était leur famille. Pas pour moi. Je voyais qu'en fondant une famille, ta première obligation devient ton conjoint et tes enfants. Toute ton attention va vers eux. Moi, je voulais quelque chose de beaucoup plus large. Comme j'ai été éduquée à l'école chrétienne, j'ai bien saisi qu'on pouvait faire un choix de vie différent et qu'on pouvait avoir un parcours de vie rempli de sens sous une autre forme que celle, classique, de la famille. »

« Les femmes qui tenaient la pédagogie² où je vivais durant mes études m'ont dit qu'elles étaient et j'ai compris que je pouvais adhérer à leur style de vie. Elles appartenaient à un institut séculier. Ce ne sont pas des religieuses. Elles vivent dans le monde, sans porter d'habits particuliers. Elles étaient engagées par leur métier ou autre chose dans la société. Et certaines habitaient en communauté. Un peu comme les Focolare, qui est aussi un institut séculier, où tu peux être mère de famille mais tu adhères à une certaine spiritualité. Doucement, je me suis engagée là-dedans. A ce moment, elles ont acheté une maison et j'ai habité avec elles pendant 14 ans. »

« Je rentre dans la famille en Hongrie, on est bien ensemble mais une fois de retour, ils n'existent presque plus et je n'ai aucun contact avec eux. »

« J'ai un frère marié avec une Belge et ils ont deux enfants. Son jumeau n'est pas marié mais a une copine depuis plus de trente ans, mais ils vivent chacun chez soi. Ils sont ensemble chaque mercredi soir et tous les weekends. Et ils partent ensemble en vacances. Elle a une fille qui est métissée, qui s'est mariée avec un Italien et qui a 3 enfants. Mon frère se considère comme leur grand-père. C'est une façon originale de vivre la famille mais pour lui, c'est bien. Moi, je n'ai pas choisi le mariage. Je me sens

² On appelait « pédagogie » un logement communautaire pour étudiants ou étudiantes.

différente de vous tous à cause de cela. Mon frère qui s'est marié avec une flamande, habite Anvers et depuis toujours, tous les deux ans, ils vont avec leurs enfants en Hongrie pour les vacances, parce qu'ils aiment l'ambiance familiale qui règne là-bas. Aujourd'hui, l'une de leurs filles est en couple depuis ses études, mais sans être mariée. Ils ont deux enfants qui ont maintenant 5 et 7 ans. Et l'histoire se répète puisque tous les deux ans, ils vont en Hongrie. »

« Je suis allée habiter dans un habitat groupé, à Etterbeek, où nous formons un groupe de 5 personnes actuellement. Je suis la plus jeune. Nous sommes tous des jeunes pensionnés actifs, dynamiques, et engagés. C'est un principe d'habitat groupé, et de vie plus ou moins en communauté mais pas complètement. Nous avons chacun un petit appartement avec tout ce qu'il faut. Je n'ai aucun regret. Il faut évidemment apprendre à vivre ensemble parce que nous sommes très différents. Mais si chacun y met de la bonne volonté, ça va. Quand le dialogue existe, tout va bien. »

« Il y a tellement de façons différentes de vivre la famille. J'ai un neveu pour qui c'est encore différent... Je crois que chez vous (montrant une partie des participants au groupe), ce n'est pas très concevable. Il est homo et il a connu à 20 ans un garçon... c'est quelqu'un qui a quitté le Mexique et qui a travaillé à Barcelone et qui voyageait partout, ce qui fait qu'ils se sont rencontrés à Bruxelles. Et ils sont très solidement ensemble. Ma nièce, qui est sa sœur, a connu son mari à 20 ans, et le couple vit dans la fidélité totale et quand on les voit, ce sont encore des tourtereaux... Elle ne s'est jamais mariée mais son frère homo, lui, est légalement marié. »

Micheline

« J'ai vécu avec mes grands-parents maternels. Mon arrière-grand-père était cocher et cuisinier au château et comme ma grand-mère était une petite jeune fille pas très futée et paresseuse, on l'a mise au château pour devenir demoiselle de la comtesse. Elle allait à l'école avec la comtesse et lui tenait compagnie. Quand la comtesse s'est mariée, il a fallu marier ma grand-mère. On lui a trouvé un garçon du village mais il a dû partir à la guerre en 1914. Ils se sont mariés quand il est revenu en 1918 mais il était très mal, il avait fait les tranchées et était devenu taciturne. Et ils se sont installés à Aubange parce qu'il travaillait à l'usine de Saint Martin où il était contremaître. Ma grand-mère n'était habituée à rien et avait juste vécu au château. Elle a eu deux enfants. La première, ça a été mais pour la deuxième, c'était déjà plus difficile. C'était ma mère, qu'elle n'a pas aimée, qu'elle n'a pas regardée. C'est en fait ma tante qui s'est occupée de ma mère. Elle avait 4 ans de plus. Ma grand-mère était une femme-enfant. Mais elle m'a quand même beaucoup influencée parce que je riais avec elle comme si on était deux gamines. Si elle voyait une souris, elle montait sur la table. Elle nous emmenait chez la comtesse. Donc, mine de rien, on était un peu des gens du château. Ma grand-mère savait mettre la table mais elle ne savait pas cuisiner. Mon grand-père était très patient. Il aimait bien sa petite Joséphine. Elle ne comptait pas ses sous et nous avions toujours une glace quand le marchand passait. Elle était infernale, quand on jouait au jeu de société, elle jouait avec nous et il fallait qu'elle gagne sinon elle faisait une crise. »

« Quand je suis née, ma mère m'a dit que je ne la regardais pas. Elle s'est sentie abandonnée. »

« Après mes études, avec une copine, on a pris la voiture et on est parties en Tanzanie. Là, j'ai rencontré un Mauricien qui était super chouette et je suis tombée enceinte. J'étais très naïve et très jeune... Je suis retournée à Murunda et j'ai dû annoncer cela à Agnès, avec qui je travaillais. Elle n'a rien dit si ce n'est qu'elle m'a annoncé que je ne pouvais plus rester que 5 mois. Je grossissais et les gens disaient « Micheline mange beaucoup de bananes ». Ils ne voyaient pas que j'étais enceinte. Fin décembre 1972, je suis rentrée à Bruxelles où je me suis un peu débrouillée. Puis, enceinte de 7 mois et demi, je me suis dit que je n'allais pas accoucher à Bruxelles parce que mes parents voulaient faire adopter l'enfant. Ma mère me disait incapable d'élever un enfant. Donc j'écris vite au garçon dont j'avais l'adresse en lui disant que je voulais venir. Lui voulait m'épouser. Je suis retournée chez lui, à Tabora. J'ai été très bien accueillie et j'y suis restée deux ans. Mon fils est né. On vivait à 6 ou 7, avec ses sœurs, dans une petite maison de 4 pièces. Avec le recul, je me demande comment j'ai pu m'adapter aussi facilement. Mais en Afrique, j'étais chez moi. J'étais revenue une fois pour présenter mon fils à mes parents qui ne voulaient pas que je rentre en Afrique. Alors j'ai retravaillé un mois pour pouvoir payer mon billet d'avion et je suis repartie. Et là-bas, mes beaux-parents m'ont dit qu'il fallait que je rentre en Belgique pour que leur fils puisse venir. Ils voulaient tous quitter la Tanzanie mais ils ne savaient pas partir. C'est un pays communiste qu'il est très difficile de quitter. Je suis à nouveau rentrée et je suis restée à Bruxelles. J'ai travaillé beaucoup pendant 4 mois et j'ai pu envoyer son billet d'avion à mon mari. »

« Un jour, ma mère est venue me voir et m'a dit que je devais faire adopter l'enfant. J'ai refusé. »

« Ma mère était très froide. Dans la famille, on ne se touche pas. Même maintenant, on se frôle mais on ne se touche pas entre sœurs. Je me souviens d'une fois où quelqu'un m'avait frôlée à la clinique et m'avait dit « mais qu'est-ce que tu as ?! ». J'avais eu une sorte de réaction épidermique. »

Fatima

« Je vais vous parler des parents de mon père, avec qui j'ai grandi au Maroc. J'ai été adoptée par mon grand-père et ma grand-mère parce que ma mère était trop jeune. Elle avait 15 ans. Mes parents se sont mariés quand mon père avait 18 ans, et ma mère 12. Du coup, j'étais un peu comme la sœur de mes parents. Ma mère ne pouvait pas se charger de moi alors mes grands-parents l'ont fait. C'est comme si j'avais deux mamans et deux papas. Je ne suis pas très sûre de l'âge de mes parents parce qu'on n'avait pas d'acte de naissance à l'époque. »

« J'avais un petit frère qui est décédé à 5 ans de la rougeole. A l'âge de 25 ans, ma mère avait déjà eu 6 enfants. »

« J'aidais ma mère à faire les courses et à s'occuper de mes frères et sœurs. J'étais leur deuxième maman. »

« Je me suis mariée à 18 ans pour me débarrasser de mon père parce qu'il était trop autoritaire. Il est reparti au Maroc après un grave accident au charbonnage. Il a perdu un bras. »

« Plusieurs fois, j'ai pris ma fille et mes valises pour partir chez mon père à Charleroi. J'ai quitté mon mari plusieurs fois. Mon père me conseillait de quitter définitivement mon mari. Mon mari me battait. Pendant que j'étais à Charleroi, chez mes parents, mon mari est un jour venu en voiture avec un copain. Mon père ne voulait plus qu'il rentre dans la maison et mon mari voulait voir sa fille. Quand il l'a vue dans la voiture, devant la maison, il est parti avec elle, il l'a kidnappée. Il l'a emmenée à Bruxelles, chez un copain qui avait déjà deux enfants. Alors mon père et moi sommes venus porter plainte à la police de Saint-Gilles. Les policiers nous ont accompagnés chez mon mari. Ils lui ont demandé où était ma fille. Ils lui ont dit que soit il rendait la petite, soit il allait en prison. Nous sommes tous montés dans la voiture de police. Ma fille était à Uccle, chez un copain de mon mari. Je suis rentrée dans la maison avec la police. J'ai repris ma fille et suis rentrée à Charleroi avec mon père. Ensuite, nous sommes restées 6 mois chez mon père. Il voulait que je divorce. Puis mon mari est venu chez mon père avec mon oncle. Et comme mon père respecte beaucoup mon oncle, il a donné une dernière chance à mon mari. »

Mina

« Mon père est venu à Charleroi après qu'il ait signé un contrat pour venir en Belgique. Mais ensuite, il a eu des problèmes de santé et nous avons dû quitter Charleroi pour rentrer au Maroc. J'avais 4 ans. Nous sommes donc retournées au Maroc avec Meriem et deux autres frères et sœurs. Tandis que Fatima et Habiba sont restées en Belgique. Elles étaient mariées. Moi, je ne connais pas leur histoire. »

« Mon père était respecté par tout le monde. Je me souviens des marchands de poisson ou de légumes qui criaient dans la rue. Ils venaient chez nous et je descendais. »

« Ma mère faisait très attention à nous. La maison était tout le temps pleine. On ne mangeait jamais seules. Ma mère préparait toujours à manger en prévision d'un invité. Et pendant les examens, on ne touchait pas à la vaisselle. Ma mère nous disait de monter et elle venait avec du thé, des gâteaux... On avait une grande maison où on pouvait avoir chacun notre chambre. Mais on avait décidé de prendre une grande chambre et de mettre nos trois lits dedans. Parce que le soir, on se retrouvait entre sœurs et on se racontait nos histoires. C'était très chouette. »

« Ma mère, la pauvre, devait faire le pain, devait faire à manger... On n'avait pas le four à la campagne, on avait un truc qu'on avait construit nous-mêmes en argile. C'était un travail pour l'allumer mais c'était très bon pour faire le pain. Elle se levait très tôt pour préparer à manger pour toute la famille, pour les grands-parents... »

« Mes grands-parents maternels, on les adorait ! Ils vivaient dans un village de 8000 personnes, du côté oriental du Maroc. Il y avait 13 tribus et dans chaque tribu, tout le monde se connaissait. Donc il n'y a ni adresse, ni numéro, mais les maisons étaient « la maison de untel ». Mon grand-père était connu de tous. »

« On n'allait jamais faire les courses, c'était les courses qui venaient chez nous. Tous les jours, des pauvres venaient chez nous et ma mère préparait des sacs comme on fait des

colis. Et les gens venaient frapper à la porte. Si je suis dans le social aujourd'hui, c'est grâce à ma mère. Même aujourd'hui, à 80 ans, elle continue. »

« Comme je n'ai pas vécu avec Fatima et très peu avec Habiba, je connais mal leurs parcours. Je les ai connues en vacances, quand elles venaient au Maroc. C'est le lien qui nous unit. »

« Je suis fière de ma mère. Elle ne sait ni lire ni écrire, elle n'est jamais allée à l'école et elle a fait de son rêve une réalité : un projet communautaire et social. Pour moi, c'est une fierté, ça me permet de me dire que tout est possible. »

Habiba

« J'ai eu une bonne enfance. Jusqu'à ce qu'un jour tout s'arrête. J'avais trois ans et mon grand-père est mort. Il s'appelait Hamad. C'est lui qui gérait toute la famille. On habitait dans un ryad au Maroc. Il en était le patriarche. Mes grands-parents nous aimaient beaucoup et la première chose que je faisais en me levant, c'était aller voir mon grand-père. Ma grand-mère était un peu dure et ne lui prêtait pas toujours attention. Il m'aimait beaucoup et moi, je l'adorais. Quand il est mort, ça a été un choc. La mort de mon grand-père a tout fait basculer. Tout le monde a voulu aller en ville. Donc nous sommes partis à Nador. »

« Nous ne pouvions pas regarder la télévision, c'était interdit. C'était mon père qui regardait puis parfois, il nous laissait la regarder 20 minutes ensuite il retirait la prise et la cachait. Maman était trop occupée, trop fatiguée pour regarder. Quand papa est reparti au Maroc, ça a été très dur pour moi. C'était en 1976, j'étais mariée depuis 3 mois. J'étais très attachée à ma sœur Meriem qui est partie avec lui. J'ai finalement appris à me débrouiller. »

« Pour mon père, seule l'éducation comptait. Il nous aimait sûrement mais il ne le montrait pas. Si nous avions besoin de quelque chose, nous allions chez ma mère et c'était elle qui demandait à mon père. Et elle, elle montrait son affection.

Ma mère avait un tambour et de temps en temps, elle nous appelait Fatima et moi pour que nous chantions. Elle chantait et nous, nous devions répéter. On dansait aussi, la danse orientale ou folklorique. Elle racontait aussi des histoires des contes des 1001 nuits. Chaque jour, c'était une histoire différente. Elle les connaissait par cœur. Maintenant, nous les racontons à nos enfants. Après que la famille soit rentrée au Maroc, Fatima et moi y allions pour les vacances et là, c'était la fête. Chaque soir, on faisait de la musique et on dansait. C'était gai et il y avait toujours des invités : la famille et notamment l'autre grand-mère. Mes grands-parents maternels venaient chaque fois que nous étions là. Nous ne manquons de rien. En juillet et août, il y avait souvent 4 tables de 10 personnes bien remplies. On invitait les voisins. Puis ma mère remplissait des paniers avec de la nourriture qu'elle distribuait. Elle donnait beaucoup aux pauvres. Même en Belgique, elle donnait aux voisins. Celui qui balayait dehors venait chercher son panier tous les jours. Elle est toujours vivante et elle a donné son terrain pour y faire construire un centre multi-fonctions pour les jeunes. Elle est très généreuse. »

« Mon père est mort en 2008. Quand il est rentré au Maroc la dernière fois, après son accident dans la mine, c'était avec les 4 plus jeunes enfants. Il est reparti avec une

pension d'invalidité. Quelque chose est tombé sur son bras et il ne savait plus l'utiliser. Il est décédé de la silicose, ses poumons étaient remplis d'eau. Il est le dernier, de tous ses amis de la mine, à être décédé. Tous les autres sont morts plus jeunes. »

Danielle

« Mon grand-père a cherché et trouvé une place au ministère des finances comme commis à distribuer du courrier à gauche et à droite. Cependant sa nouvelle fonction ne lui permettait pas de faire vivre les siens et il a cherché un boulot en plus le soir. Il a eu l'opportunité de rentrer au Cirque Royal qui était un théâtre et aussi un music-hall à Bruxelles. Je vous parle des années 1930. À l'époque des grandes stars s'y présentaient comme Mistinguette, Joséphine Baker, Maurice Chevalier. Mon grand-père était portier, c'est lui qui prenait les tickets à l'entrée mais il avait aussi la tâche d'assurer le confort des vedettes. Voir si leurs loges étaient bien arrangées, il leur apportait des rafraîchissements, disposait les bouquets. Il adorait faire ça et surtout côtoyer le monde du showbiz lui plaisait énormément. Il emmenait mon père quelques fois et celui-ci pouvait voir les spectacles et recevoir des autographes, ce qui faisait son plus grand bonheur. »

« Quand j'étais enfant j'ai été bercée par ces histoires de stars que mon grand-père me racontait. De plus il possédait un trésor. Une lanterne magique, ancêtre du cinéma. C'était un appareil dans lequel on glissait des photos. On le faisait tourner grâce à une manivelle et on voyait les images bouger, défiler, en relief. Pour mon frère et moi, ces séances étaient extraordinaires. Voir Joséphine Baker danser et Maurice Chevalier lancer son chapeau tenait de la magie. »

« Par contre la famille de ma mère était bien différente. Ils venaient du nord de la Belgique. Tirlemont, ville de la betterave sucrière. Dans cette famille, on ne rigolait pas beaucoup. Mon grand-père était boulanger-pâtissier sur la place de la ville. Il avait hérité de ce travail par son père qui le détenait lui-même de son père. C'était une famille de petits bourgeois très catholiques.

Mon grand-père a eu la maladie de la farine qui est une allergie puissante et qui provoque des crises d'asthme sévère. Il a dû arrêter son métier et la famille est descendue sur Bruxelles. En arrivant à Bruxelles, mon grand-père est allé travailler chez Philips. Il y a travaillé peu de temps car hélas, il est mort un peu après. Ma mère avait 7 ans quand son père est décédé. Ma grand-mère a géré toute seule sa famille comme un général de carrière.

Je n'ai pas un bon souvenir de ma grand-mère, elle était froide, sévère, toujours habillée de noir, jamais un sourire. Elle me faisait peur. Nous devions aller chez elle tous les dimanches. Elle parlait néerlandais. Elle savait bien le français mais ne prétendait pas le parler. Ma mère devait traduire. Je sentais aussi qu'elle se moquait de mon père qui ne comprenait pas et ça me gênait beaucoup. J'avais tellement envie que mon père se rebelle et lui dise qu'on ne reviendrait plus les dimanches suivants. Ce qui n'est évidemment jamais arrivé.

Voilà le choc des familles. D'un côté la famille bohème et athée venant du sud, de l'autre celle du nord austère et catholique. Je ne m'en plains pas ... et vive la diversité. »

« En 1957, des enfants hongrois sont venus en Belgique, notamment par la Croix-Rouge, et mes parents ont eu une petite fille hongroise qui est restée à peu près un an. Son frère

avait été accueilli dans une autre famille, un peu plus loin que chez nous. Ce qui était drôle, c'est que cette petite fille avait à peu près l'âge de ma petite sœur et que pour mon frère et moi, c'était un réel bonheur d'avoir cette petite fille avec nous, alors que pour ma sœur, c'était l'enfer parce qu'elle était très jalouse. »

Mariette

« Ma grand-mère devait avoir 13 ou 14 ans dans les années 1875/80 et elle vendait des petites statuettes de porcelaine au marché, puis elle a vendu des légumes. Quand elle était gamine, elle a aussi vendu des noix. Et elle ne savait pas compter jusqu'à 13. »

« Du côté de maman, mon grand-père était de Saint Nicolas Waes et il travaillait au chemin de fer. Et ma grand-mère était de Quaregnon, dans le Borinage et était boniche. Ils se sont connus à Anvers, et ma grand-mère ne parlant pas un mot de flamand, on l'appelait « het wolinneke », la petite Wallonne. »

« Apparemment, nous avons tous nos deux parents à la maison. Aujourd'hui... mes deux enfants sont séparés mais les enfants sont quand même impeccables. »

Philippe

« Je ne me souviens pas que mes parents aient été affectueux mais ça, c'est vraisemblablement le reflet d'une époque. On n'était pas très câlins, pas très démonstratifs. »

Meriem

« Je me rappelle surtout de mon grand-père et ma grand-mère maternels au Maroc. Ils faisaient la tournée de leurs filles. Uniquement les filles parce qu'ils étaient plus à l'aise chez leurs filles que chez leurs belles-filles. A la maison, ils avaient leur chambre. Parfois mon grand-père venait seul, parfois ils venaient à deux. Quand il venait seul, le jour où il allait rentrer chez lui, il ne voulait pas manger. Il demandait à ma mère de préparer sa part du repas pour la ramener à ma grand-mère. Il était très amoureux de sa femme. Je n'ai jamais vu un couple aussi uni. J'ai vécu avec mon père et ma mère mais les sentiments entre eux ne se voyaient pas. Entre mon grand-père et ma grand-mère, ça se sentait. Il s'est marié quatre fois. Et la cinquième, c'était la dernière. Mon grand-père était marié avec quatre femmes. Chaque femme avait 6 ou 7 enfants. Chacune avait sa chambre avec ses enfants. Mais la seule qu'il aimait beaucoup, c'est la mère de ma mère. Il était donc polygame. En tout, il a eu 18 enfants. Il était très très beau. Il était charmant. Et il était gentil. Tous les deux étaient très gentils avec nous. Je me souviens de l'un de ses mariages. Ma grand-mère était malade et elle était très jalouse, la pauvre. Elle a demandé à ma mère qu'elle lui maquille les yeux. Elle voulait absolument assister au mariage de son mari. Elle était la première femme de mon grand-père. Tous ces mariages étaient officiels et légaux. Il s'est remarié à 80 ans parce que toutes ses autres femmes étaient décédées et qu'il était malade. Il s'est donc marié une dernière fois avec cette jeune fille pour qu'elle s'occupe de lui et de ma grand-mère. Et ça existe encore aujourd'hui. Il y a 4 ou 5 ans, ils ont changé la législation, ils ont ajouté que la première femme devait donner son consentement. Mais plus tard, ils sont revenus sur cette modification parce que trop de femmes restaient sans être mariées. Sur le livret de

mariage, il est prévu quatre femmes en même temps. Même aujourd'hui... deux femmes, c'est courant. Quatre, c'est plus rare maintenant. »

Mon enfance et mon adolescence

Mohamed

« Je suis né en 1947 à Soug Ahras, dans l'est algérien, près de la frontière tunisienne. Mon père était enseignant. Il avait été muté là-bas. Mais dès qu'il a pu avoir un poste chez lui, à Touggourt, une oasis algérienne dans le nord du Sahara algérien, il y est retourné. »

« C'était une petite ville tranquille. On avait des chèvres, des moutons, des poules, des coqs. C'était la façon de survivre des gens. Il n'y avait pas de gros moyens. Nous étions sous l'occupation française. Il n'y avait pas beaucoup de travail. Les locaux ne travaillaient pas. Ils étaient obligés de vivre comme ils pouvaient. J'ai joué tout mon saoul. »

« Nous avons toujours parlé le français à l'école, l'arabe à la maison et de temps en temps, des mots en français arrivaient. Ca devenait un mélange continu. »

« On vivait dans une grande maison et c'était sympa. Avec une grande cour, plein de chambres tout autour. On avait une écurie à côté. On avait des chiens, des lapins, des poulets... On avait donc des œufs et du lait. On avait un pigeonnier dans lequel on m'envoyait et je ramenaient des pigeonceaux pour les manger. Il y avait l'eau courante à la maison, au milieu de la cour. Il n'y avait pas d'électricité au départ. J'ai connu la lampe à pétrole et la lampe au tungstène. Ca faisait une espèce de lumière bleutée. Les soirées se passaient sous ces lumières-là. On nous racontait des histoires qui commençaient toutes par l'équivalent de « il était une fois ». C'était ma mère qui racontait. Mon père, on ne le voyait pas, il était toujours avec ses copains dehors, à boire ou à courir les femmes, je ne sais pas. »

« On devait aller à l'école coranique le matin. On se levait à 6 heures pour y aller. Puis on revenait à la maison prendre un thé ou un café et on repartait pour l'école. »

« Je me souviens avoir reçu un vélo, avoir reçu un tourne-disque. On n'avait pas les moyens d'acheter des disques et on n'en avait qu'un seul que quelqu'un avait ramené du nord. C'était *Rock around the clock* de Bill Haley. On passait ça toute la journée du matin au soir.

La belle période dans les palmeraies, c'était l'automne, au moment de la récolte des dattes. On partait tous les weekends avec les ouvriers et on passait des moments agréables. On tirait les oiseaux avec la tire-boulettes, c'était une enfance heureuse. »

« Mon père était assez rigide et sévère. Il tenait beaucoup à ce qu'on apprenne à l'école. Avec ma sœur juste après moi, on était obligés de rester jusqu'à dix heures du soir à faire nos devoirs et à étudier alors que les autres étaient déjà en train de dormir ou d'écouter des histoires. Ce n'est pas pour autant que j'étais bon élève. Mais je le suis devenu en quittant la maison, parce qu'il n'y avait plus de contrainte. »

« Le fait marquant de ma jeunesse, c'est de m'être un jour réveillé brutalement avec des soldats et des barbelés partout. C'était la guerre d'Algérie. C'était en novembre 54. »

« On vivait sous le régime de la peur et on fermait très tôt les portes. Et le soir, on nous racontait qu'un tel avait été attrapé, un tel avait été tué... »

« La guerre s'est terminée en 1962. En même temps, je finissais ma scolarité. J'avais été à l'école primaire et au collège à Touggourt. Il n'y avait plus rien après donc il fallait que je parte et mon père s'est dit que l'enseignement allait capoter pendant quelques années puisque les français étaient partis. Il m'a emmené en France et ça a été le deuxième grand choc de ma vie. »

« Je suis donc parti du côté de Grenoble, à la Côte-Saint-André, dans les Alpes, dans l'Isère. J'étais dans une très petite ville qui était le lieu natal d'Hector Berlioz. J'ai commencé et fini mon lycée là-bas. Enfin non parce qu'il n'y avait pas de terminale dans ce lycée. Je suis allé faire ma terminale dans une autre ville, plus proche de Grenoble, qui s'appelle Voiron et est connue parce qu'elle est en bas d'une grande falaise du Vercors, de la chartreuse, l'abbaye de la Chartreuse où les chartreux fabriquent de l'alcool. J'étais en internat. »

« Mon enfance en Algérie a été tranquille. C'était encore très peu développé. Il n'y avait pas de voiture. Il n'y avait rien, juste la paix. Il y avait l'école, et la palmeraie. C'était plutôt agricole. Les gens vivaient du palmier dattier. La ville était le chef-lieu des territoires du sud. Il y avait une garnison militaire française. Quand je suis parti en 1962, je n'étais pas très heureux de partir. J'avais 16 ans et je quittais ma famille et une petite ville tranquille. Tout était étranger pour moi. »

Micheline

« Je suis née en 1948, à Aubange, un petit village du sud de la Belgique, où il y a 3500 habitants. Ma vie était très calme. J'étais timide et renfermée. J'arrivais toujours à l'école très tard pour ne pas devoir jouer avec tout le monde dans la cour. Tous les dimanches, j'allais à la Croisade³, un organisme de l'enfant. »

« Nous étions des enfants dociles parce que nous n'avions pas le choix. Nos parents choisissaient tout pour nous, même mes études. Comme j'étais dans un milieu très catholique, j'ai fréquenté le Patro, qui était ma seule distraction du dimanche. Nous n'allions nulle part et n'avions pas de vacances. Mais nous étions heureux comme ça. »

« Nous n'avions pas de machine à laver et j'aidais ma mère à faire le linge. Le boulanger et le laitier passaient. »

« Si on était malade, maman nous demandait de faire un effort pour ne pas appeler le médecin. Donc, nous n'étions pas malades. Mes sœurs et moi ne sommes jamais malades. On rentrait de l'école à seize heures, on prenait notre goûter tous ensemble. Ma mère était la femme au foyer toujours présente. Puis on faisait nos devoirs tous ensemble autour d'une table à la salle à manger, puis on allait chacune à son tour réciter nos devoirs à la cuisine, près de ma mère. »

³ La Croisade Eucharistique est un mouvement de jeunesse catholique.

« On a eu la télévision quand j'avais 16 ans mais de toute façon, on ne la regardait pas. Ce que j'aimais, c'était écouter le samedi après-midi les disques demandés à la radio, pendant que je passais tranquillement la loque à poussière en rêvant qu'on m'appelle pour un disque demandé. On ne sait jamais ! J'étais une rêveuse et je lisais beaucoup les romans à l'eau de rose. »

« Mon frère est parti au séminaire de Bastogne à 12 ans. Comme ça, ma mère ne craignait rien avec les cinq filles. Mon frère avait sa chambre et les filles étaient à trois, voire quatre, dans une même chambre. J'écoutais ma musique, je lisais, je tricotais... Ma mère nous obligeait à tricoter pendant les grandes vacances. »

Eva

« Maman voulait que je m'appelle Eva mais papa voulait que je m'appelle Godelieve. J'y ai échappé ! Mais personne ne s'appelait Eva quand j'étais à l'école. Il y avait des Anne, Danielle, Françoise mais moi, j'étais toujours unique. Et quand on est gosse, on a envie d'être comme les autres. »

« A l'école maternelle, j'étais dans la classe de Mme Rose. A la fin des années 40, tout le monde n'allait pas à l'école maternelle. J'ai revu des photos il n'y a pas longtemps, nous étions 34 et nous ne bougions pas ! Si nous étions trop remuants, elle nous enfermait dans un petit cagibi au fond de la classe. »

« A la maison, la famille fonctionnait comme une petite entreprise : maman était très ordonnée. Et il ne s'agissait pas, le matin, avant de partir, de rouspéter pour ne pas mettre tel ou tel vêtement. On avait tous les cinq notre chaise, avec les vêtements prêts, et on devait mettre ce qui était préparé. »

« J'étais dans un mouvement scout, les Cadets de la Croix-Rouge, et j'y ai fait toute mon adolescence. J'ai commencé vers 11 ans. On se réunissait tous les samedis et on allait au camp. On avait des tas d'activités. J'y ai trouvé une certaine camaraderie. On faisait des balades en pleine nature, on a appris les premiers soins, la botanique, à faire des nœuds. On faisait souvent des camps. On y allait à Noël, à Pâques et fin août. »

Fatima

« Dans notre petit village au Maroc, on n'avait pas l'eau à la maison, on avait un puits. On était dans les années 60. Je faisais les courses pour ma famille. Je prenais l'eau du puits. La famille était grande et je faisais ça pour tout le monde. »

« Toute petite, je faisais la lessive à la main, à la maison. Dans une bassine, avec un bâton et une planche en bois. On ne connaissait pas la machine à lessiver. »

« Mon père m'empêchait de sortir. Je n'ai pas beaucoup joué. Je jouais avec mes copines en cachette. On avait des ânes, des moutons, des vaches, un cheval. Parfois, je surveillais les vaches. C'était une ferme. Je ne connaissais pas les poupées. Avec mes cousins et cousines, on prenait des petits bâtons, on en faisait une croix. On ajoutait une tête. On prenait les crayons de maquillage de nos mères pour faire les yeux et la bouche et ça faisait une poupée. »

« A la mort de mon grand-père, nous avons tous déménagé pour aller à Nador. J'ai aidé mon père dans un petit snack qu'il avait ouvert avec un associé espagnol. Il n'y avait pas de boulanger et c'était ma mère qui préparait le pain et des crêpes et je les apportais à mon père. Et à midi, on faisait des sandwiches pour les gens qui travaillaient sur les marchés. J'ai fait ça pendant trois ou quatre ans. »

« C'était dur mais j'ai appris plein de choses. Ca a été une école de la vie. »

Mariette

« Je suis née en 1929. Mes parents étaient commerçants et j'habitais rue du Comte de Flandre. Là où vous sortez du métro maintenant, vous marchez sur le terrain où j'habitais. Pour jouer, les enfants pouvaient aller au marché l'après-midi et le soir. Dès mon plus jeune âge, j'ai été impliquée dans la boutique. Nous vendions des vêtements de travail, des pantalons à rubans comme on voit dans les livres d'histoire.»

« De ce temps-là, à Molenbeek, avant-guerre, il y avait chaque année (maintenant je crois que c'est le weekend de l'ascension) la kermesse de Molenbeek et il y avait procession. Et quand la procession sortait, la rue était remplie de monde. Le marché de Molenbeek était rempli. Et au moment où le curé passait – il y avait toutes les petites filles communiantes à la procession – quand papa voyait arriver le curé, il disait « viens, on rentre ».

Le soir, papa aimait jouer au jacquet : avec les cornets, on jetait les dés. On jouait aussi aux cartes et au jeu de dame.

Parfois, on écoutait la radio. De la musique, un feuilleton... Puis on bavardait. »

« Notre musique, c'était Rina Ketty, Tino Rossi ou bien les opérettes, les valse de Vienne... On a eu un tourne-disque. »

« Parmi mes camarades, il y avait une fille qui habitait Anderlecht et on se retrouvait au parc Marie-Josée ou bien chez elle, à Scheut, près du boulevard Prince de Liège. Quand j'avais 12 ou 13 ans, j'ai reçu une paire de patins à roulettes, avec des lanières au-dessus. Et je me souviens avoir dévalé depuis Prince de Liège jusqu'au cimetière de Molenbeek en patins à roulettes, et retour, avec mes copines. Il n'y avait quasiment aucune maison et pas de trafic. On patinait là où maintenant il y a des centaines et des milliers de voitures. C'était notre plaisir de vacances. Pendant les vacances, il n'était pas question de voyage. C'était la guerre ! On allait au solarium, au Daring, là où il y a maintenant des terrains de foot. Il y avait une piscine en plein air. Je me souviens d'un maillot que j'avais à l'époque : tricoté. »

Mina

« Je suis née en 1974. Je suis la dernière fille de la famille. J'ai eu une très belle enfance et une très belle adolescence. On vivait confortablement dans une grande maison à Nador. Mais nous possédions toujours la ferme à la campagne. Mon père en avait hérité de son père.»

« J'ai vécu dans une famille dans laquelle j'étais vraiment épanouie. On avait beaucoup de visites. Chaque jour, il y avait deux ou trois personnes. Ma mère préparait toujours des assiettes en plus pour les gens qui arriveraient. Les gens sonnaient, montaient, mangeait puis partaient. »

« J'ai joué dans le quartier. Je n'ai pas du tout eu la même vie que ma sœur aînée. On recevait des cadeaux de nos sœurs restées en Belgique : des beaux habits. On était très gâtées. Ma grande sœur nous apportait de très belles robes de soirée, qu'ils n'avaient pas la chance de pouvoir acheter là-bas. Des robes à la mode belge. On avait un immense salon. Et chaque weekend, avec les enfants de mes sœurs, on s'habillait avec ces beaux habits. On se maquillait et on mettait la musique à fond. On faisait de la pâtisserie et c'était la fête. J'en garde de très beaux souvenirs. »

« Nous avons une télévision mais on ne pouvait pas la regarder. Mon père lisait le journal ou écoutait la radio. On écoutait de la musique sur des cassettes ou sur un tourne-disque. Nous allions à l'école tous les jours et nous avons des activités durant les vacances, comme de la couture. »

Habiba

« Je suis née en 1960 dans la campagne marocaine, dans un petit village. Dès que je me réveillais, je partais avec ma mère chercher le bois, avec toutes les mamans. Les femmes de la tribu allaient chercher le bois dans la montagne. »

« Je suis arrivée en Belgique à sept ans. J'ai fait quatre ans d'école primaire en Belgique, à Charleroi. Au début, c'était difficile et on pleurait beaucoup. Mais notre institutrice nous a beaucoup aidées, beaucoup appris. Elle nous donnait même cours en-dehors des heures. Dans ma classe, j'étais la seule arabe. C'était une école de sœurs, sans garçons. J'ai donc commencé à apprécier l'école, les copines... »

Meriem

« Je suis née au Maroc en 1968. Je ne me rappelle pas de la campagne mais je me rappelle de Nador. A trois ans, je suis venue en Belgique avec mes parents. J'y ai vécu des années formidables. »

« A six ans, on est retournés au Maroc et moi, je croyais qu'on y allait pour les vacances mais je suis restée là-bas. Pour moi, c'était très choquant de ne plus pouvoir revenir en Belgique. J'avais des amis à l'école, parmi les voisins... Je me suis toujours demandé pourquoi on était rentré au Maroc. Mon père ne nous a jamais donné d'explications. Il nous a pris, nous a mis dans la voiture, et on est partis. »

« Chaque année, en été, mes cousins venaient de Belgique. Je me souvenais des jeux en Belgique, où on sonnait aux portes. Comme mes sœurs nous apportaient des vêtements, on était les mieux habillées du quartier. Toutes les voisines voulaient nous emprunter nos vêtements. J'étais heureuse mais j'ai toujours regretté d'avoir quitté la Belgique. Je trouve qu'il aurait fallu nous demander notre avis. Et mes amis, je n'ai même pas pu leur dire au-revoir ! »

« Mon père ne nous laissait pas jouer avec les cousins mais on jouait quand même en cachette avec eux. Je me rappelle d'une fois où on jouait aux cartes et il nous a trouvés... Il a obligé tous les cousins à aller dormir au garage. »

Philippe

« Je suis né à Ixelles en 1954, j'ai grandi à Forest. Je suis le dernier enfant d'une famille de six. Entre ma grande sœur et moi, il y a quinze ans. Puis toute une série de garçons et je suis le dernier garçon. »

« Education catholique, école catholique. Un truc qui me frappe quand je compare cette époque-là et aujourd'hui : j'ai fait quatre fois par jour le trajet de Forest à Uccle donc je marchais huit kilomètres chaque jour. A l'époque, je faisais ça avec mon grand frère qui, malheureusement, n'est plus de ce monde. Et puis j'ai fait ça tout seul. Je l'ai fait pendant douze ans. J'en ai gardé un amour inconsidéré de la marche. Aujourd'hui, les trois quarts des embouteillages sont provoqués par des enfants qu'on conduit à l'école. Nous, il y avait peut-être deux parents sur 2000 qui conduisaient leur progéniture en voiture. »

« Nous avions des soirées sans télévision. Elle n'est apparue que très tard chez nous, je devais avoir 20 ans. Et nous ne nous en portions pas plus mal. Lors d'événements importants, comme les mariages royaux, on allait les regarder dans la famille ou chez des voisins. »

« Les soirées avant l'arrivée de la télé, c'était avec la radio, puis on mettait des disques. C'est comme ça que j'ai connu Jacques Brel alors que ce n'était pas tellement de ma génération. Je jouais parfois aux dames avec papa. A la radio, je me souviens d'un truc avec Roger Pierre et Jean-Marc Thibault, mais je ne sais plus ce que c'était. On écoutait *Quitte ou double*. »

Danielle

« Je suis née en 1946 et je suis l'aînée d'une famille de trois enfants. En 1949, mon père a fait construire une maison à Uccle avec l'aide de ses parents. Nous nous sommes installés en 1950. C'était un endroit plein de terrains vagues et d'anciennes carrières, encore très peu habité. Il y avait quelques maisons neuves avec des familles qui avaient des enfants de notre âge. C'était le paradis, nous nous connaissions tous, on jouait ensemble et on allait tous à la même école, qui n'était pas très éloignée. Il y avait bien entendu l'école des filles et en face, l'école des garçons. »

« Le quartier où nous vivions à Uccle était un grand terrain d'exploration. Carrières de sable, terrains vagues, étangs, bois, compagnons de jeux extraordinaires... On s'entendait tous très bien. Grimper aux arbres était mon passe-temps favori. Construction de cabanes dans les arbres, creusement de souterrains pour nous mettre à l'abri, création de pièces de théâtre, cache-cache dans le noir dans les caves et j'en passe. Mon enfance ancre les bases de ma vie future. »

« C'est vrai qu'on vient d'horizons différents mais que les choses essentielles, ce sont les mêmes. La plupart ont eu une enfance heureuse, à part Fatima qui a eu une enfance plus dure. »

L'école

Elisabeth

« J'avais à peine appris le flamand en Flandre. Papa pensait que j'irais plus loin avec le français qu'avec le flamand donc à Anvers, il m'a mise dans une école francophone. Il a fallu tout recommencer. Après deux ans et demi, le directeur a dit à mon père qu'il valait mieux me remettre dans une école flamande parce que je régressais. Je me suis alors retrouvée dans une école flamande mais ça m'a permis d'être parfaitement bilingue, plus que certains Belges. »

« Je me souviens d'une anecdote qui m'a fort marquée. J'avais reçu de l'institutrice de religion un petit paquet d'images pieuses. J'étais toute heureuse avec ça et – peut-être avais-je joué avec ces images pendant le cours, je ne sais plus – l'institutrice me l'a confisqué et l'a jeté à la poubelle. Je ne pouvais pas le récupérer et ça m'a très fort choquée. J'ai raconté ça à la maison et là, mes parents ont dû se rendre compte... Ils sont venus en Belgique entre autres parce qu'en Hongrie, communisme et religion n'allaient pas ensemble. Eux savaient qu'en Belgique, pays catholique, on pouvait être éduqué dans des écoles catholiques. Quand on m'a remis après dans une école flamande, ça a consolé mon père. »

Mariette

« J'étais inscrite à l'école primaire en 1935. Maman voulait m'inscrire en français mais j'ai dû entrer à l'école en flamand. C'était ici, chaussée de Merchtem. Comme j'avais fait trois mois à l'école à Anvers, j'ai dû faire l'école en flamand. La loi disait que quand on avait débuté dans une langue, on devait faire tout le circuit dans cette langue. »

Eva

« J'ai fait toute ma scolarité en français. Une fois par an, les inspecteurs passaient et je ne pouvais surtout pas dire qu'on parlait néerlandais à la maison. Mes instits me le rappelaient chaque fois. Si tes parents parlaient néerlandais, on te faisait changer de section. »

Mina

« Mon père voulait absolument que nous allions à l'école parce que les autres n'avaient pas eu cette chance. Il ne savait ni lire ni écrire mais c'était primordial pour lui. Il s'occupait tout le temps des devoirs, des bulletins. A l'école, tout le monde le connaissait. L'école pour moi, c'était très bien. Chez nous, c'était un luxe d'aller à la garderie. C'était pour les parents fonctionnaires ou riches. N'importe qui ne pouvait pas aller à la maternelle. Moi, j'ai eu cette chance. J'ai appris le français. Mais je parlais déjà français. Par contre, en arrivant au Maroc, je ne parlais pas un mot d'arabe. J'ai appris l'arabe. A l'école, on apprenait l'arabe et le français. Puis la langue classique arabe et le berbère. J'ai fait toutes mes études au Maroc. J'étais une fille calme et je n'ai jamais eu de problème avec les profs. Chez nous, quand il y a un problème, c'est le prof qui va voir le

père. Et c'était toujours le prof qui avait raison... même s'il n'avait pas raison ! Je ne pouvais rien dire contre le prof. »

Mohamed

« En Algérie, je suis allé à l'école française. On m'a appris « mes ancêtres les Gaulois ». On ne m'a pas appris l'arabe alors que maintenant, les gens apprennent l'arabe. »

« Ce dont je suis le plus fier dans ma vie, c'est d'avoir pu finir mes études. C'était tellement long... J'aurais pu m'arrêter 100 fois. »

Habiba

« En travaillant à la mine, en Belgique, mon père gagnait bien sa vie et j'avais plein de bijoux. J'ai toujours aimé les bijoux. Il y avait deux ou trois filles jalouses, elles m'ont tout enlevé. Et moi, j'étais timide et j'ai beaucoup pleuré. J'étais choquée. Le prof à qui je l'ai raconté m'a battue. Je ne comprends pas pourquoi. J'ai raconté ça à ma mère et elle a dit que ce n'était pas grave, que ça arrivait... Je n'ai pas voulu retourner à l'école. Et ma mère ne m'a pas obligée à y retourner. Elle avait bon cœur. C'est pour ça que je ne sais pas lire l'arabe. »

Danielle

Nous étions à l'école catholique, j'aimais beaucoup l'école mais c'est là que j'ai vécu ma première épreuve. J'avais sept ans, j'étais en seconde primaire. Le matin lorsque nous arrivions, nous devions déposer notre boîte à tricot le long du mur de la classe, ensuite rejoindre notre pupitre et y accrocher notre cartable. Après la prière du matin nous pouvions nous asseoir.

Notre institutrice, tous les matins, nous faisait la lecture des paraboles du nouveau testament. J'adorais la pêche miraculeuse, la multiplication des pains, les noces de Cana... tout ça m'émerveillait.

Notre maîtresse était une femme sans âge, grande, massive, avec un cache poussière gris, et avait de très grands pieds. Elle avait beaucoup d'autorité. Nous étions très attentives.

Ce matin-là, comme tous les autres, sa bible en main, elle circulait dans la classe tout en faisant sa lecture le nez plongé dans son livre. Lorsque tout à coup, nous avons entendu un grand bruit de chute. Notre maîtresse était à terre, complètement échevelée, ses lunettes de travers, sa jupe relevée et sa bible éparpillée.

Elle s'est relevée tant bien que mal en se rajustant, nous a regardées de son air sévère. Tout en marchant, elle avait accroché une boîte à tricot, ce qui l'avait fait chuter.

Elle a brandi cette boîte en demandant à qui elle appartenait. Comme nous avons toutes les mêmes boîtes, personne n'a bronché. Elle nous a reposé la même question une seconde fois. Nous étions médusées et personne n'a levé le doigt. À la troisième fois, elle a ouvert la boîte et a lu le nom de l'élève. Il régnait un silence de plomb. C'est alors que j'ai entendu citer mon nom.

J'étais paralysée, comment c'était possible. C'est alors qu'elle a dit « puisque vous ne vous êtes pas accusée, vous irez au cachot ».

C'était la plus grave sanction. Ce réduit nous terrifiait, c'était un lieu exigu où on remisait le matériel pédagogique. Ça sentait le renfermé, il y avait plein de toiles d'araignées et le pire, c'est qu'il y faisait tout noir.

À la sonnerie de la récré, elle est venue m'ouvrir et m'a dit qu'elle attendait mes excuses. Je n'ai pas desserré les dents et elle m'a renvoyée au cachot.

À midi, à nouveau, elle a réouvert en attendant mes excuses. Je ne voyais vraiment pas pourquoi je m'excuserais. C'est elle qui s'était pris les pieds dans la boîte. Ne m'excusant toujours pas, elle a dit qu'il y aurait des sanctions très graves.

J'ai pu rentrer chez moi pour dîner. Bien entendu, je n'ai rien dit à mes parents.

Les jours de la semaine se sont écoulés normalement. Je pensais que l'incident était clos. Et bien non!!!

Elle est venue chez moi, a trouvé mon père comme interlocuteur à qui elle a raconté sa version. Mon père m'a appelée et m'a dit « donne-moi ta version à présent ». Il a souri. Il me croyait mais m'a mise en garde en me disant « tu as du caractère, mais réfléchis, ça pourrait te jouer de mauvais tours »

Depuis je me suis toujours battue contre l'injustice.

La personne qui a le pouvoir n'a pas l'autorité pour juger les autres. »

Meriem

« Mon père a acheté une maison à Nador. J'avais 8 ans. J'ai dû reprendre l'école en maternelle parce que je ne connaissais pas l'arabe, pas l'arabe classique en tous cas. Moi, ça m'énervait de me retrouver avec les petits. Six mois plus tard, je connaissais l'arabe comme si j'en faisais depuis des années. Dans ma tête, je me disais qu'il fallait que j'étudie pour retourner en Belgique. Après deux ou trois ans, on a eu cours en français et je me croyais la plus intelligente de la classe. Tout le monde copiait sur moi. Même qu'un jour, le garçon devant moi a copié mon nom ! J'avais une bonne base de français et je ne faisais pas de faute. J'ai fait toutes mes études, même l'université, au Maroc. »

« En primaire, je me souviens que les fins de journées étaient très amusantes, on récitait chaque jour un verset coranique différent, qu'on devait connaître par cœur. »

« J'ai étudié. Et pour la première fois, je suis sortie de ma ville pour aller dans une autre. Mon père nous protégeait beaucoup et ne nous laissait pas sortir. On ne pouvait même pas participer aux sorties de l'école. J'ai eu mon bac. Et j'ai réussi à persuader mon père de me laisser faire cette sortie. Et je suis allée vivre seule à Oujda, où je suis allée à l'université. J'y ai fait le droit pendant deux ans puis j'ai connu mon mari, à 24 ans, et je l'ai rejoint en Espagne. Avant de me marier, il m'avait dit que j'allais terminer mes études. Mais quand je suis arrivée en Espagne, je me suis rendu compte qu'il était dans la misère. Il n'avait pas de quoi payer l'université alors il fallait que je travaille. »

Comment je suis utile à la société ?

Eva

« La fille avec qui je kotais m'a proposé de voyager. Elle était beaucoup plus politisée que moi – qui ne savais rien – et m'a proposé de partir en Algérie. Elle me proposait une campagne d'alphabétisation en Algérie. On était en 1964. L'Algérie était indépendante depuis deux ans. Nous sommes allées faire de l'alphabétisation à l'école normale de Ben Aknoun. Il y avait un internat. Il y avait des jeunes Algériennes qui, pendant l'été, faisaient un mois ou six semaines de formation pour enseigner dans les écoles. Nous les aidions, on préparait des leçons et on donnait cours. »

« En 1969, j'ai été directrice d'école, j'ai enseigné les maths, j'étais dans ce qui était l'équivalent du secondaire inférieur. Ensuite, on a algérianisé et j'ai perdu mon emploi de directrice. On ne laissait plus de direction aux personnes d'origine étrangère. Après une vingtaine d'années, il y avait de moins en moins de coopérants. Enfin, moi, je n'étais pas coopérante, j'avais ce qu'on appelle un contrat de droit commun, parce que mariée à un Algérien. Donc j'ai perdu mon boulot, j'ai travaillé dans une petite entreprise privée puis j'ai travaillé environ cinq ans à l'ambassade de Belgique. Là, je me plaisais beaucoup parce que je découvrais qu'à plus de quarante ans, je pouvais faire autre chose qu'enseigner. »

« Puis, il y a eu la montée de l'intégrisme en 1991. Il y a eu des assassinats. Moi je ne voulais pas partir, je ne comprenais pas pourquoi mais mon mari m'a forcé la main. J'avais cinquante ans, je pensais ne jamais retravailler. Finalement, j'ai tout de suite trouvé du boulot. Huit jours après mon retour, j'avais du travail parce qu'il n'y avait pas d'enseignants, pas d'instits... »

« A l'âge de la pension, j'ai même fait des démarches pour continuer à travailler. Je voulais faire de la remédiation en français. Mais ils m'ont dit « non, 65 ans, c'est bien ». J'ai travaillé au dispositif d'accrochage scolaire après ma retraite. C'est surtout de l'apprentissage du français, les notions de base, et parfois un peu de math. J'ai fait ça à l'école, où je connaissais les gosses. J'avais parfois quinze élèves alors qu'on peut en prendre quatre ou cinq... « on vient Madame ! ». J'ai fait ça encore trois ou quatre ans après ma retraite.»

« Le plus difficile dans le travail d'enseignant, c'est que tu n'as jamais fini. Tu es toujours en train de penser à ce que tu vas faire, à tes projets, à la fête de l'école... Certains enfants sont très difficiles aussi. Il y avait ceux qui ne parlaient pas un mot de français. Un gamin de six ans qui ne sait pas exprimer ce qu'il veut, c'est très compliqué. »

Mohamed

« En 81/82, je suis rentré en Algérie. Je ne suis pas allé dans un grand hôpital mais j'ai décidé de retourner à Touggourt. Je pensais qu'on y aurait besoin de moi et effectivement, il n'y avait pas de chirurgien algérien. A l'époque, même pour avoir un journal à la radio, il y avait des coupures d'électricité... et je n'ai pas tenu le coup. Je voulais des infrastructures qui permettent de travailler. Je voulais faire quelque chose, je savais le faire mais je ne pouvais pas le faire. Après, je me suis remarié et j'ai trouvé une

opportunité pour partir en Arabie Saoudite. J'ai travaillé là-bas où les conditions étaient totalement différentes. Je pouvais y faire les opérations que j'avais appris à faire. Il y avait des anesthésistes, ce qu'il n'y avait pas à Touggourt. Il y avait une réanimation, la possibilité de faire des investigations... donc on y faisait déjà quelque chose de plus intéressant sur le plan opératoire. Plus tard, j'ai eu l'opportunité d'aller aux Etats-Unis. Je pensais pouvoir refaire ma vie là-bas sur le plan professionnel mais ça n'a pas du tout marché. J'étais déjà âgé et il aurait fallu refaire tous les diplômes, et c'était impossible pour moi, d'autant plus que je n'avais pas l'anglais au départ, pas suffisamment. Je me débrouillais dans l'hôpital et avec les infirmières mais pour aller refaire des études, c'était une autre histoire. »

« La journée type d'un chirurgien : on arrive le matin, on fait la tournée de ses malades puis on va en salle d'opération. On y passe quatre à cinq heures. On y est debout. A la fin, c'était pénible. Plus on avance en âge, plus ça devient difficile. On a mal au dos, les mollets font mal... On est tout le temps debout, c'est un travail physique. Le plus agréable, c'était de savoir qu'on rendait service à quelqu'un. C'était plaisant de voir quelqu'un quitter l'hôpital rayonnant en étant arrivé malade. C'est très gratifiant. »

« Moi j'étais d'accord pour continuer à travailler, j'ai envoyé des CV mais c'est vrai qu'il y a un temps pour tout. Mais rester à la maison et se lever le matin sans avoir de but... sans avoir rien à faire... On peut changer de métier, faire quelque chose de plus léger, ne serait-ce que du bénévolat. Histoire de continuer à vivre, d'avoir une raison de se lever, de s'habiller, de sortir, de se faire beau ou belle... »

« Moi, je pense qu'il faut faire des choses, il ne faut surtout pas s'arrêter. J'ai créé une petite association. Je donne des cours de français. Ca s'appelle Amal Belgika, espoir en Belgique. On n'est pas très nombreux mais on veut aider les gens, surtout ceux qui ne connaissent pas et qui ne savent ni la langue ni trouver un travail. Ils ont besoin de sortir et on organise des sorties régulièrement. »

Micheline

« Mon diplôme d'infirmière en poche, j'ai eu envie de partir en Afrique. Je ne voulais plus rester dans le village et je n'avais pas d'autre alternative que d'aller comme bénévole. J'étais très croyante et j'ai eu envie de donner deux années de ma vie en Afrique, au Rwanda, où j'ai rencontré une religieuse laïque très bien, qui travaillait là-bas et avait besoin de quelqu'un. »

« J'adorais mon métier. Je ne suis jamais allée travailler avec les pieds lourds. Ce n'était pourtant pas mon premier choix puisque je voulais être coiffeuse, esthéticienne. Mais mes parents n'ont pas voulu parce que pour eux, c'étaient les prostituées qui faisaient ce travail. C'était un travail pour les femmes de mauvaise vie. J'ai pris ma prépension parce que mon dos était cassé, et mon esprit fatigué. J'aimais mon métier mais c'était très dur.»

« Comme je suis pensionnée, je me suis dit qu'il fallait que je vienne un peu m'ouvrir aux autres. Parce qu'en-dehors de ma famille, je suis très seule. Quand on a fini de travailler, c'est comme si on avait mis fin à tout. C'est difficile à accepter. Tout est fini. J'avais l'impression que j'avais fini ma vie. »

Fatima

« Quatre ans après le décès de mon grand-père, mon père a ouvert un petit restaurant en ville à Nador : sandwiches, poisson grillés... Il l'a ouvert avec un ami espagnol, Mario. Ma mère préparait le pain et les crêpes et moi, je les apportais au restaurant très tôt parce qu'ils les vendaient ensuite aux marchands du marché matinal. »

« Dans trois mois, je prends ma pension. Mais j'irai travailler avec ma fille, qui est indépendante et qui travaille en maisons de repos. Je ferai du bénévolat. »

Meriem

« J'ai vécu vingt-deux ans en Espagne, à Gérone. J'ai travaillé dix-huit ans pour une commune. « C'était difficile de travailler avec mon mari. Je devais choisir un uniforme très large pour ne pas plaire aux deux ou trois Marocains qui y travaillaient. Et nous étions critiqués parce que mon mari me laissait travailler. Pour les Berbères, il est mal vu de laisser les femmes travailler. »

Mais après la crise, on nous a liquidés et je suis restée sans travail. En arrivant ici, je n'ai pas eu de difficultés avec la langue. Et puis mes sœurs sont ici. Elles m'ont beaucoup aidée. J'ai la nationalité espagnole. Et il fallait un contrat de travail. Sinon, je devais sortir du territoire belge. J'ai trouvé du travail dans le nettoyage. J'ai trouvé du travail après deux mois ici. Tout le monde s'est mobilisé pour moi. Je travaille grâce aux titres-services. C'était très facile de trouver du travail au noir, beaucoup plus difficile de trouver un contrat. J'ai travaillé dans une école, trois jours, où personne n'était déclaré. On me proposait le contrat pour l'année suivante. »

Elisabeth

« A l'école, je voyais les religieuses. Il y avait aussi des prêtres et de temps en temps, un missionnaire qui venait pour parler de son travail dans ces pays qui avaient besoin d'aide. Et je me suis dit que je voulais faire la même chose et m'engager dans l'humanitaire. »

« Je suis tombée sur une formation qui me convenait, même si je ne savais pas encore très bien de quoi il s'agissait. C'était une formation pastorale pour travailler dans une paroisse, porter une co-responsabilité avec les prêtres. C'était quelque chose de nouveau. »

« Au milieu de la rue Neuve, à Bruxelles, se trouve l'église du Finistère, qui est un endroit de grand passage, dont la porte est toujours ouverte. J'ai travaillé là les vingt-cinq ou vingt-six dernières années de ma vie active et je m'y suis éclatée. J'ai donné le meilleur de moi-même dans ce travail. Mes collègues étaient en grande partie des prêtres. L'accueil y était très important. Beaucoup de monde entre dans cette église. A l'entrée, il y avait deux bureaux. D'un côté, il y avait des prêtres toute la journée. Ils recevaient les gens pour discuter ou pour se confesser. Et de l'autre côté, il y avait le deuxième bureau avec une personne qui faisait l'accueil. C'était l'une de mes tâches. C'était un travail relationnel. Nous étions deux permanents temps plein. Notre travail, c'était ouvrir et fermer l'église, s'occuper des bougies matin et soir... Pour moi, il y avait cinq heures par

jour d'accueil, dans ce bureau. Les gens qui souffraient de solitude savaient qu'ils pouvaient y trouver quelqu'un. Les Musulmans, par exemple, venaient parfois prier dans l'église. Nous avions aussi beaucoup de cas sociaux. Dans la salle paroissiale de l'église, on nourrit cent cinquante personnes chaque jour. Des SDF venaient s'abriter. Nous avions aussi des touristes. Il fallait accueillir les prêtres qui venaient. Il fallait veiller à ce que les trois messes puissent se faire normalement. Il faut les préparer ces messes, trouver quelqu'un qui fasse la lecture, s'occuper de l'organiste, du groupe liturgique... Il y avait des réunions avec douze églises du centre de Bruxelles. On gérait un peu tout cet ensemble de choses. Il y avait aussi beaucoup de chorales qui se présentaient à l'église, sur demande ou pas. Elles cherchaient des endroits où chanter. »

« Pour moi, l'église était une deuxième famille. J'étais engagée par la fabrique d'églises. Mon métier était donc animatrice pastorale. C'était un milieu très masculin. L'Eglise doit encore se féminiser, dans beaucoup de domaines. »

Danielle

« À douze ans, je savais quel métier j'exercerais : professeur d'éducation physique. La joie que me procurait le mouvement me remplissait d'allégresse. Je fis mes études à l'institut du Parnasse et je fus diplômée en 1967. J'ai donné cours dans plusieurs écoles, j'adorais mon métier, communiquer ma passion aux enfants et aux ados était très stimulant pour eux comme pour moi. »

« En 1998, je me suis inscrite dans une formation pour conteurs qui dura quelques années. J'évoluais dans des cercles d'amateurs, je participais à quelques spectacles mais me trouver sur scène n'était pas mon truc. C'est alors qu'une amie me téléphone et me dit qu'on cherchait une conteuse et lectrice dans une école à Anderlecht. C'était un projet d'intégration de la langue française par l'oralité et la musique dans une école à forte émigration étrangère. Me revoilà partie pour une nouvelle aventure, j'avais soixante ans. Cette participation m'a ouvert un horizon extraordinaire, j'y ai pris énormément de plaisir et j'ai beaucoup reçu. J'ai arrêté à soixante-cinq ans et je suis rentrée dans l'associatif. Ages et transmissions m'a ouvert ses portes et j'y suis entrée. »

Philippe

« Je me suis vraiment plu dans deux organismes, au Moniteur Belge et aux Accumulateurs Tudor. Là, j'ai travaillé avec un homme exceptionnel pendant dix ans et nous y avons accompli un travail extraordinaire : toute une nouvelle gamme de batteries pour VW notamment. C'était une usine au milieu de laquelle passait la frontière linguistique. Il y avait donc des néerlandophones et des francophones, et la chef du personnel m'a un jour dit qu'il y avait là quarante-trois nationalités différentes, et cinq ou six cultes religieux. Et il n'y a jamais eu un mot plus haut que l'autre. Je n'y ai jamais vu la moindre bagarre en dix ans. »

« Ma carrière a été très mouvementée. Seize années m'ont vraiment plu et je n'en suis pas mécontent parce que j'ai déjà rencontré des gens auxquels rien n'a plu pendant leurs quarante ans de carrière. »

Mina

« Avec un groupe de bénévoles, on a décidé de monter notre projet, communautaire, et depuis 2015, on a monté ADIB, Action et dialogue Bruxelles, qu'on adore. Avec mes sœurs, on a le social dans le sang. Au Maroc, en Espagne, ici... »

Eva

« En Algérie, on découvrait évidemment une toute autre vie que chez nous. Le soleil d'abord, qui me manque encore. Une certaine convivialité aussi. Chez moi, tout était un problème, tout était toujours dramatique. Et en Algérie, rien n'était un problème. Il y avait des familles de sept ou huit gosses mais jamais ce n'était quelque chose de dur. Il y avait une bonne humeur et une convivialité qu'il n'y avait pas chez nous. »

« Evidemment, chez mes parents, ce n'était pas la joie. Ils n'étaient pas ravis de me voir revenir avec un Algérien. Comme mon père avait le tempérament flamand, il ne parlait pas beaucoup. Pour mon mari, qui vient de la Méditerranée et parle beaucoup, ça faisait un grand choc des cultures. »

« J'étais au service du commerce extérieur de l'ambassade de Belgique. Et ça me plaisait beaucoup parce que j'avais à la fois le contact avec la Belgique et le contact avec l'Algérie. Il n'y avait pas internet, on n'avait pas de journaux belges, de temps en temps, on arrivait à avoir des journaux français, on n'avait pas la télévision française... donc on n'était pas au courant de l'évolution des choses en Belgique. On était surtout axé sur l'Algérie. »

« C'était très compliqué de devenir algérienne. J'y ai pensé et j'ai même fait des démarches mais c'est très long et à l'époque, j'aurais perdu ma nationalité belge. Je me sentais prise à la gorge. »

« Arrivé en Belgique, mon mari va pour s'inscrire à la commune à Auderghem, et là, on lui dit qu'il est belge en Algérie mais algérien en Belgique. Il a fallu faire les démarches, retourner au tribunal, au Palais de Justice... On avait des documents mais ça ne comptait pas. Et au Palais de Justice, on disait à mon mari « mais pourquoi venez-vous ? Vous êtes belge, vous avez les papiers ! ». Pour finir, ça s'est arrangé. »

Mohamed

« C'était la première fois que je partais. Arrivé en France, je tombais dans un monde tout à fait différent. Nous étions en septembre 1962. J'avais quinze ans. Tout était différent : la façon de penser, de parler, de manger. J'étais interne alors qu'avant, je vivais en toute liberté. J'étais le seul algérien. Puis il y avait les problèmes alimentaires : parfois je ne mangeais pas parce que ça ne me convenait pas. Halal ou pas halal, à l'époque, on n'en discutait même pas. Par exemple, les jours où il y avait du boudin, je n'avais pas faim. Puis il y a eu un peu le choc culturel pour moi parce que je vivais jusque-là dans un monde où nous étions séparés des femmes et des filles, et je vivais mes premiers émois. En Algérie, ça ne se serait pas passé ou en tous cas, pas si tôt. Pour moi, c'était vraiment le jour et la nuit, une révolution dans ma vie. Donc ça m'a marqué et ça me marquera encore jusqu'à la fin de mes jours. »

« J'ai exercé à Touggourt en Algérie, quelques années mais je ne m'y suis pas fait. J'avais grandi ailleurs, j'avais perdu mes repères et la mentalité avait changé. Au bout de quelques temps, j'ai cherché à repartir. »

« Pour parler l'arabe, venez dans mon quartier ! J'habite vers la porte d'Anderlecht. Il n'y a aucun problème pour pratiquer le berbère ou l'arabe. Geen probleem ! »

Elisabeth

« J'avais 8 ans quand mes parents ont quitté la Hongrie. En 1956, il y avait la Révolution d'Octobre. Les Hongrois se sont rebellés contre les Russes qui occupaient le pays depuis la fin de la guerre, mais ils ont été opprimés. Je ne sais combien de milliers de Hongrois se sont alors dispersés dans le monde entier. Les Belges étaient très sensibilisés à l'époque parce que c'était le début de la télévision et on voyait tout en direct. »

« Arrivés ici, en Belgique, nous formions une famille très unie, mais aussi très fermée sur elle-même, ayant peu de contacts avec le monde belge. Nous évitions aussi de nous retrouver trop souvent avec d'autres Hongrois pour ne pas alimenter une nostalgie malsaine vis à vis de notre pays d'origine. Ce pays – comme disait papa – incapable d'assurer un avenir paisible à tous ses habitants. »

« Un enfant de huit ans est partout bien là où sont ses parents. Moi, je me suis intégrée. Quand nous sommes arrivés, j'étais la seule étrangère dans mon école et j'ai trouvé beaucoup de bienveillance. Tout ce que je voulais, c'était m'intégrer, pour devenir comme les autres. La Belgique est devenue mon pays. Que dois-je faire avec ces racines qui sont là-bas ? Je ne peux rien changer à mon ADN... Mais moi je suis flamande avec les flamandes, je suis francophone avec les francophones, je parle couramment l'italien et peux me sentir tout à fait bien avec les Italiens... »

« Tous les Hongrois qui sont venus ici à cette époque ont demandé la nationalité belge. Après huit ans, nous avons pu en faire la demande. Dix ans après notre arrivée, nous sommes devenus belges. Nous avons toujours parlé le hongrois à la maison. Mes parents savaient qu'il n'y avait plus de retour possible. Mes parents ont subi tous les problèmes du dépaysement et de l'intégration, pour le bien de leurs enfants... mais nous, les enfants, nous sommes complètement intégrés. »

Habiba

« J'ai eu deux vies, une au Maroc puis l'autre ici. »

« Ma mère vit dans les deux pays. Elle vient, elle reste deux ou trois mois, puis elle retourne. Elle a quatre-vingts ans. Elle se sent bien au Maroc. Quand elle est ici, elle est malheureuse parce qu'elle ne peut pas sortir. Maintenant, elle vit à la campagne au Maroc, où elle a un grand espace. Elle est très active. Là-bas, elle a ses amis et ses voisins. Parfois, quand elle est ici, elle nous demande de la conduire à Charleroi pour voir ses anciens voisins. De temps en temps, nous allons revoir l'endroit où j'ai grandi. »

« Actuellement, je me demande si je dois aller vivre au Maroc ou si je dois rester ici... »

Mina

« Si mon père semblait riche au Maroc, c'est parce qu'il avait travaillé ici, et parce qu'il avait reçu l'héritage de mes grands-parents. Et ici, dans le temps, on gagnait bien sa vie à la mine. L'argent ici, par rapport au Maroc, a une grande valeur. Mon père était malin et a investi son argent dans des appartements qu'il louait. Du coup, il y avait beaucoup de rentrées. »

« Mon mari vivait ici en Belgique et avait la nationalité belge. C'était donc très facile pour moi de venir ici. Et le fait d'être née ici facilitait encore plus les choses. Les quatre jours précédant mon arrivée en Belgique, ma mère pleurait tous les jours. J'étais la dernière à partir. Mon père était triste. Et moi, j'étais contente de partir avec un mari que j'avais choisi, qui était très gentil. Puis je suis tombée enceinte. J'ai eu deux enfants. Et c'était dur parce qu'il me manquait quelque chose : cette chaleur humaine... Les voisins, les amis, ma maman me manquaient. Quand je l'appelais, je lui disais que je voulais revenir au Maroc. Ici, il pleut tout le temps. L'ambiance de famille et les fêtes me manquaient. Je n'étais pas déprimée mais j'avais idéalisé mon arrivée ici. Mon mari allait travailler le matin et rentrait le soir. Je restais seule à l'attendre et ce n'était pas gai. Après, j'ai commencé à travailler et ça a été mieux. J'ai commencé à m'habituer, à sortir toute seule, faire mes courses. »

Micheline

« Je suis très fière d'avoir osé quitter le village pour partir en Afrique. Je suis fière de moi parce que je suis la seule à être partie. On parlait de moi dans tout le village à cause de ça. C'est quelque chose que je n'oublierai jamais parce que ça a fait ma vie. »

« Quand je suis arrivée à Kigali, l'Afrique m'a complètement mise en joie. C'était ce qui me convenait. La couleur brique me plaisait, le sol, le soleil, le ciel bas... La chaleur était étouffante mais je me sentais bien. J'avais trouvé mon pays. Je m'y suis sentie tout de suite chez moi. Je me suis dit que j'étais revenue chez moi. »

« Quand j'étais au village, je n'avais jamais vu un étranger. Il n'y en avait pas. Et quand j'ai vu un Africain, j'ai trouvé ça gai. J'ai été surprise parce que je sortais « de ma brousse »... »

« Quand mon mari mauricien est arrivé en Belgique, il était tout émerveillé parce qu'il n'avait jamais vu un aspirateur et il s'amusait à passer l'aspirateur. C'était amusant. Il s'achetait des jouets d'enfant, des trains électriques... »

« Ma fille s'était mariée avec un métissé Congolais et ils se sont séparés. Maintenant, elle est avec un demi Italien. Et mon deuxième fils était avec une métissée Rwandaise. Et mes enfants aiment l'Afrique aussi. Ma petite-fille est tout à fait noire. Mon mari était noir de peau. Mes enfants en ont parfois souffert. Surtout mon fils aîné. Il a un jour caressé le petit chien d'une dame qui lui a dit « macaque, ne touche pas mon chien ! ». »

Meriem

« Par rapport à l'Espagne, les gens ici sont un peu secs, froids. En Espagne, il y a plus de solidarité. Ici, c'est chacun pour soi ou alors, tu dois payer. Et j'ai l'impression d'avoir affaire à des robots. Et j'ai appris à courir dans le métro. A Gérone, il n'y avait pas de bus. Les transports, c'est pour aller d'une ville à l'autre mais dans un quartier, tu marches. »

« Je me souviens d'une fois où j'étais venue chez ma sœur. Il pleuvait. Et elle me demande : mais qu'est-ce que tu attends ? Alors je lui ai dit : « j'attends qu'il ne pleuve plus ». Parce qu'en Espagne, quand il pleut, on ne sort pas, on attend le soleil ! On a bien ri ce jour-là. J'avais juste des sandales, et il a plu tout le temps pendant ce mois d'août. »

La guerre, les attentats...

Eva

« Mon père était jeune au début de la guerre. En 1941. Il a été appelé sous les drapeaux, son régiment a été fait prisonnier au tout début de la guerre, et ils sont allés travailler dans les fermes en Allemagne de l'Est. Ils étaient casernés et tous les matins, le camion les déposait dans les fermes environnantes. Il a été démobilisé parce qu'il était flamand. Il est revenu en Belgique. Les Wallons sont restés. »

« Puis viennent les années 90 en Algérie et la montée de l'islamisme. Il commence à y avoir des attentats, il n'y a plus qu'un seul parti politique... On tue et on tue surtout ce qui représente l'autorité : les gendarmes, les militaires, les magistrats. Et les étrangers et les étrangères. Il y a eu des décès dans la famille de mon mari, des gens qui ont été pris dans des barrages sur la route et qu'on a tués. C'était le GIA qui voulait prendre le pouvoir. Toutes les familles ont souffert de ça. Je connaissais une Française qui travaillait dans un département de l'ambassade et qui s'est fait égorger en pleine rue. C'étaient des situations terribles. Moi, je n'ai jamais eu peur. Et je n'ai jamais été agressée. La plupart de ces femmes étaient intégrées, parlaient l'arabe couramment, fréquentaient les marchés populaires. Ils ciblaient les journalistes, les syndicalistes, les étrangers... Il y avait des combats entre groupes dans la rue. Des voisins venaient alors et nous disaient de nous mettre dans la cage d'escaliers, de nous éloigner des fenêtres... Ca devenait très dangereux et difficile. Alger est une ville construite sur les hauteurs et j'habitais au cinquième étage. On avait une vue splendide d'un côté sur le port d'Alger et de l'autre sur la colline et les petits chemins qui descendaient vers le centre et le port. C'est là qu'il y avait les accrochages entre la police et les groupes armés. On entendait les coups de feu. Nous étions aux premières loges et n'étions pas à l'aise. Et quand mon mari n'était pas rentré, on se demandait quoi. Mais nous étions aidés dans l'immeuble. Les voisins nous prenaient parfois chez eux. Durant toute une période, on m'amenait au travail et on me ramenait, soit mon mari, soit le chauffeur de l'ambassade qui faisait la tournée des secrétaires. Ca devenait invivable. J'allais à la réunion des parents d'élèves de l'école de ma fille, qui était à Sainte Elisabeth, et on m'y demandait comment j'avais osé sortir. C'était à trois cents mètres de chez moi. Mais il faut quand même vivre ! La sécurité était compliquée pour les Algériens comme pour les étrangers. »

Mariette

« J'avais onze ans au début de la guerre 40-45 et je me souviens très bien des sirènes et de tout ce chambardement. On avait un smokeleir⁴ qui venait à la maison voir ce dont nous avions besoin. Il avait une combine avec des timbres. Nous, on n'a pas vraiment eu faim. Mais papa allait à la campagne avec des essuie-mains ou une paire de draps de lit. Il allait vendre à des paysans. Pendant toute la guerre, on a eu le bonheur d'avoir – derrière la cuisinière – un jambon suspendu. Quand on n'avait pas de viande de l'une ou l'autre maraîchère, on découpait un bout de jambon. Il était emballé dans un torchon avec des petits carreaux. Maman faisait du pain perdu. Et on avait toutes sortes de petites recettes de guerre. »

⁴ Vendeur au marché noir

« Le soir, pendant la guerre, entre mes onze et mes quinze ans, on écoutait radio Londres, et comme papa était sourd, il écoutait avec un cornet « ici Londres, les Français parlent aux Français » et on écoutait ça religieusement. Et les messages personnels codés : « le chat a des nouvelles chaussettes ». Ça avait du sens pour les résistants. C'était interdit d'écouter Radio Londres. Parfois, papa voulait mettre fort. Mais alors on veillait à fermer toutes les portes à clé. Et quand c'était fini, quand on éteignait le poste, on veillait à changer de fréquence. Le poste était dans une pièce derrière le magasin. La guerre a commencé le 10 mai 1940 et nous avons été occupés à Bruxelles jusqu'au 4 septembre 1944. »

Mohamed

« C'était en novembre 1954, en Algérie. C'était choquant pour nous. Avant ça, c'était paisible. Et brutalement, ça nous est tombé sur la tête. Je me souviens des effractions nocturnes. Les soldats frappaient aux portes et nous faisaient sortir. Ils ramassaient ce qu'ils trouvaient. C'était vraiment traumatisant. »

« On ne faisait plus le même parcours pour aller à l'école. Les rues étaient coupées par des barbelés. Il y avait des soldats avec des armes, partout. Rien que ça, c'était angoissant. Et il y avait cette terreur nocturne, de penser qu'ils pouvaient arriver et défoncer la porte. C'est arrivé chez nous : les armoires étaient renversées parce qu'ils cherchaient du fric. C'était l'armée d'occupation française. Nous, nous n'avions pas de droits : au travail, à la santé... Nous étions sous domination. »

Fatima

« Mon mari est algérien. Mon beau-père me racontait que les Français rentraient dans la maison, prenaient le mari et violaient la femme. Il y a eu des actes de torture. »

Elisabeth

« Mes parents se sont connus après la guerre 1945, en Hongrie. Papa a gardé un goût amer de son service militaire qui a duré sept ans. A l'époque, c'était quatre ans d'office puis la guerre a éclaté. Il disait avoir perdu sept années de sa jeunesse. Et pour lui, c'était d'autant plus des années perdues que les Russes n'ont jamais quitté tout à fait la Hongrie. »

Etre fille, être femme...

Mariette

« Mon frère allait jouer aux billes ou à la toupie au Parvis Saint-Jean-Baptiste. Moi, je devais rester plus près. Un garçon pouvait s'éloigner plus qu'une fille. Papa gardait un œil sur sa fille. »

Mohamed

« Ma mère ne voulait jamais que je fasse quoi que ce soit pour le ménage. Mais j'avais des sœurs et elles, elles étaient au ménage et à la cuisine. Pour ma mère, c'était un péché qu'un garçon fasse le ménage. Ca aurait été une honte pour un garçon de travailler comme une femme. »

Habiba

« Je me suis mariée au Maroc. L'acte de mariage a été fait là-bas. Puis je suis revenue ici et j'ai changé d'avis. Il aurait fallu que je repasse à la commune et je ne voulais plus. C'était trois mois après mon mariage. Devant le bourgmestre à la commune, j'ai dit non. Mon père s'est mis dans une colère incroyable. Il ne m'avait jamais frappée mais ce jour-là, il m'a donné une gifle. Alors on a repris une date à la commune. Mais c'était un mariage arrangé, pas un mariage d'amour. J'avais deux choix, soit m'enfuir, mais où ? Ou bien me marier et tout accepter. Et je ne voulais pas que ma mère souffre. J'ai donc accepté le mariage. »

Mina

« Moi, j'ai commencé mon parcours professionnel en Belgique mais avant, j'avais quand même des rêves. Je voulais être policière. Pour moi, c'était l'image de l'autorité. Mais mon père n'a pas voulu. J'avais déjà rencontré des gens, préparé l'examen... En venant ici, j'avais aussi l'opportunité de devenir policière mais mon mari a refusé aussi. Parce que les femmes policières ont mauvaise réputation. »

Ce en quoi je crois...

Danielle

« Mon enfance a été baignée dans une famille où les valeurs catholiques étaient de rigueur. C'était dans l'air du temps. J'ai fait mes études dans des écoles catholiques. J'aimais beaucoup tout ce qui était processions... enfin, tout le décorum religieux. C'était quelque chose de magique. Adolescente, mes questions n'ont pas trouvé de réponses satisfaisantes. Mes études ont fait que, par les sciences, je me suis rapprochée plutôt du darwinisme et de la théorie de l'évolution de l'espèce. Tout cela m'a écartée de la religion dans laquelle j'avais été élevée, qui était une culture. A douze ans déjà, au moment où l'on passe par la grande communion. C'est à ce moment-là que les doutes sont arrivés. Plus tard, j'ai abandonné cette culture, j'étais ouverte à d'autres valeurs qui étaient plus des valeurs philosophiques que religieuses. Déjà, dans la religion catholique, ce qui m'avait heurtée depuis le début de mon questionnement, c'était l'intolérance de la religion catholique par rapport aux autres religions. On nous avait endoctrinés en nous disant que notre vérité était la seule et la vraie. Je crois en l'amour que les hommes se portent entre eux. Donc oui, j'ai évolué dans mes croyances et oui, ça m'a fait changer. En tant qu'enfant, ce qui m'a déplu, c'est la confession : je me demandais de quoi je pouvais parler, quel était le mal que j'avais fait. Puis après, on disait deux pater et trois avé... Je trouvais quand même ça facile. »

« Je n'ai pas la foi. Ça a été une magie autour de moi mais je ne crois pas y avoir cru. Ce qui me séduisait, c'était tout le rituel autour... »

« J'adore rentrer dans les églises ! Je sens qu'il y a là quelque chose de sacré mais pour moi, ce sont les hommes qui ont forgé cela. C'est l'amour des hommes pour... un mystère. Ce qui me guide dans la vie, c'est l'amour des hommes. »

Micheline

« Je suis née dans une famille très catholique. Mon père était athée mais ma mère l'a converti. A Pâques, on allait chercher l'eau bénite le samedi dans notre bénitier, qui était près de notre lit. Ma mère faisait le signe de croix sur nous tous les soirs. On bénissait le pain avant de manger. On étudiait le catéchisme. Pour ma communion, je suis allée à la messe tous les jours à sept heures du matin, toute seule à vélo, à neuf ans. Ensuite il y avait le cours de catéchisme à l'école, puis les cours commençaient. J'ai fait ça pendant deux ans avant la communion. Ensuite, j'ai fait infirmière parce que j'étais croyante. Il fallait que je fasse quelque chose pour mon paradis. Si je faisais de mauvaises actions, je me disais « ouille ouille ouille, je vais aller en enfer ». Mes croyances étaient très enfantines. J'allais me confesser et je disais « je me confesse de tous les péchés dont je n'ai pas souvenir ». J'avais l'absolution et je sortais toute contente. Pour moi, le prêtre faisait un peu office de psy. Et même après mon mariage, dès que j'avais un petit problème, je courais à l'église mettre une bougie. Jusque 40 ans quand même... avant de rencontrer mon deuxième mari et là, je me suis dit que j'avais rencontré Satan. Parce que lui ne croyait pas. Il m'a complètement déroutée. Je me demandais si je devais croire ou pas. Mais je courais quand même à l'église mettre mes bougies. »

« Qu'est devenue ma religion ? Je suis toujours croyante parce que je me dis « et si il y a quelque chose et que je ne crois pas !?! ». Quelqu'un m'a dit « tu ne perds rien à croire. S'il n'y a rien, tu ne le verras pas tandis que s'il y a quelque chose, tu le verras ». Chaque fois qu'un de mes enfants a un souci, je cours à l'église mettre une bougie. Beaucoup de gens me demandent de faire une neuvaine pour eux. Et à la clinique, j'en ai soigné comme ça ! Une neuvaine, c'est aller à l'église tous les jours pendant neuf jours. Et je vois des résultats ! Il y a des moments où je me dis que j'en ai marre mais je crois. Je veux croire parce que j'aime ça. Savoir qu'il y a quand même un petit quelque chose après... Mais je rêve, je suis comme ça. Et ça me rassure parce que le néant total... ça me fait peur.

Qu'est-ce que je demande quand je dépose une bougie ? Et bien quand j'étais dépressive, je demandais « voulez-vous me guérir de ma dépression s'il vous plaît ? ».

J'aime bien les églises. Je parle à la Vierge et à Dieu. Ce qui compte, ce n'est pas seulement la bougie et la prière, c'est de faire l'effort d'aller à l'église, de se déplacer. Pour le moment, je vais prier pour mon petit-fils qui a seize ans et qui ne travaille pas bien à l'école. J'aurai ma place au Paradis ! »

(ici, Mohamed dit « on va t'appeler Sainte Micheline » et cela fait rire tout le monde)

« Quand je travaillais en soins palliatifs, je priais près du malade, pour l'accompagner. J'avais beaucoup de décès pendant les nuits. Alors je restais vingt minutes et je disais des « je vous salue Marie » pour que le malade parte en paix. Ça aide. Je suis restée dans la foi de mon enfance. Ça me convient, ça m'aide à vivre. »

Mohamed

« Quand j'étais enfant, la religion était très importante, il n'y avait que ça, pour moi, il n'y avait rien d'autre. Dans ma petite ville du nord du Sahara, il n'y avait rien d'autre que la religion. On se lève, on fait la prière, on va manger, on refait la prière, on fait la sieste, on refait la prière... La religion était omniprésente. Je ne sais pas si c'était un poids parce qu'on ne s'en rendait pas compte. On vivait là-dedans du matin jusqu'au soir. Le Ramadan, c'était spécial parce qu'après avoir mangé le soir, on allait à la mosquée écouter les récitations du Coran. C'était une belle ambiance, quelque chose d'assez agréable. A une autre étape de ma vie, quand j'étais en Arabie Saoudite, c'était écrasant. Le poids de la religion était terrible. Il y avait dans les rues une espèce de police religieuse. Ils surveillaient les femmes pour que les cheveux ne dépassent pas ; à l'heure de la prière, il fallait fermer boutique et tout de suite aller à la mosquée ; si vous trainiez dans la rue, on vous ramassait. Ça a été terrible pour moi. C'est comme ça tout le temps, même en-dehors du Ramadan. La religion est partout, même dans les relations de travail. Quand j'avais une patiente, je ne pouvais pas fermer la porte. »

« La religion est importante dans ma vie quotidienne. Bon, pas... enfin, la religion explique aussi le fait que j'ai quitté l'Algérie, je ne vais pas le cacher. Je veux bien croire, prier et faire le Ramadan mais il faut que chaque chose reste à sa place. Dans la vie, il y a autre chose... il y a le travail, la famille...

Attention, je n'ai pas quitté l'islam. J'ai quitté le poids de la société algérienne. Dans les petits villages et les petites villes, les gens se surveillent, vérifient que tu vas à la mosquée ; si tu portes le voile ; si une femme parle à des hommes... C'est un contrôle permanent. »

« J'ai donc évolué dans mes croyances. Est-ce que Dieu existe ? Je n'en sais rien. Mais si je fais la prière et le Ramadan, c'est sans doute parce que je crois qu'il y a un créateur quelque part, même si on ne peut pas le figurer. Donc je le remercie. Mais croire qu'il y a quelque chose après la vie, qu'il y a un paradis et un enfer... ça, je ne le crois pas. Mais je pense qu'il faut quand même rendre grâce pour ce que l'on a eu. La prière est en fait un remerciement. »

« Dans ce village français, tout le monde allait à la messe le dimanche et moi je trainais sur une petite place, jusqu'au jour où le curé m'a choppé et m'a demandé pourquoi je n'allais pas à la messe. Je lui ai répondu que j'étais musulman et il m'a dit « mais ça ne fait rien, tu peux prier ton dieu où tu veux ». A partir de ce moment-là, j'allais à la messe. J'ai été choqué non pas par la croyance elle-même mais par l'apparat, le décorum, les enfants de chœur, etc. Si je devais choisir entre le protestantisme et la religion catholique, je préfère les protestants, c'est beaucoup plus simple. Un temple protestant, ça ressemble à une mosquée, il n'y a rien. »

« Donc le fait d'être allé en France me permet aujourd'hui de m'exprimer en disant que la religion ne doit pas bouffer toute la vie. Dans les pays musulmans, tout est religion, même les relations entre mari et femme. Je trouve que c'est trop prégnant. Jusqu'à ce que des gens se mettent dans la tête qu'il faut tuer pour se rapprocher de Dieu ! Ca, c'est terrible... »

« Moi je pense que si on fait sa prière en vue d'obtenir quelque chose, c'est une erreur. Quand je prie, c'est pour remercier ce qui m'a créé. Les bouddhistes ont une façon de remercier, les hindous aussi... Les indiens d'Amazonie ont aussi leur grand totem... »

« Je suis allé plusieurs fois à la Mecque, où on est supposé rencontrer Dieu. Et là, les femmes et les hommes sont ensemble. Et les femmes sont obligées de découvrir leurs visages. Donc la séparation hommes-femmes et le voile, ce n'est pas l'islam. Ce sont des pratiques culturelles. »

« Je ne suis pas la religion telle qu'on me l'a apprise, je ne crois pas qu'il y ait ce barbu qui descend du 7^e ciel et... mais qu'une force créatrice soit à l'origine du monde, oui. »

Mina

« Dans ma vie, je n'ai connu que 5 piliers de l'islam. Ce sixième-là, le djihad, c'est nouveau ! Il y a les sunnites, comme nous, qui avons 5 piliers : il y a les chiites, qui ont une autre façon de prier puis il y a les kharidjites, ceux qui sont « sortis de la voie ». A cause de leur arrivée, on n'y comprend plus rien. L'islam, c'est la tolérance, le partage, la convivialité et comme le dit Mohamed, il y a un temps pour prier, un temps pour travailler, un temps pour la famille... Normalement, le djihad, c'est faire un travail sur soi-même, prendre le temps de réfléchir à qui on est. Qu'est-ce que j'ai fait dans ma vie et que j'ai raté ? Quels moyens dois-je mobiliser pour aller de l'avant ? C'est ça, le vrai djihad. Et maintenant, ça prône le meurtre ! En tant que musulmane, je voudrais que chacun respecte la religion de l'autre. »

« Je porte le foulard depuis 5 ans. C'est vous dire si mes parents ne nous ont jamais imposé quoi que ce soit. Ma fille a vingt-cinq ans et ne porte pas le foulard. Elle n'est pas tout à fait pratiquante mais elle fait le Ramadan. Elle ne prie pas, sauf pendant le Ramadan. Moi-même je ne suis pas à cent pour cent pratiquante. Mais je le fais à ma manière. Je crois en Dieu parce que je trouve qu'une puissance quelque part semble me guider vers l'avant. Quand je ne vais pas bien, que je ressens un manque, je lis le Coran ou j'écoute les versets sur internet. Je me souviens, en 1992... pour moi, aller dans une église, c'était quelque chose de tabou. Je suis quand même rentrée dans une église et j'ai été éblouie par ce qu'il y avait à l'intérieur. Je trouve que chacun doit pouvoir pratiquer sa religion comme il l'entend et qu'il faut faire preuve de tolérance.

La religion a changé ma vie, j'y trouve beaucoup de choses positives. Si un obstacle se présente à moi, que rien ne va et que je dois trouver des solutions, je me ressource là-dedans et je positive de cette façon. Ma religion ne m'empêche pas de faire beaucoup de choses avec des personnes différentes, de différentes cultures et religions. Je suis tolérante et ouverte. Et le vivre ensemble est très important pour moi, la religion ne doit pas nous séparer. »

Eva

« Je ne connaissais pas grand-chose de la religion musulmane mais je n'ai jamais senti de différence entre mon mari algérien et un Européen. Il ne m'a jamais rien imposé. »

« Ma belle-mère a beaucoup été aidée par les sœurs blanches qui lui ont fourni du travail à l'hôpital Mustafa. Elle a eu une formation d'aide-soignante : elle nettoyait les salles d'opération, stérilisait les instruments dans les autoclaves... donc elle était très souvent en contact avec ce qu'on appelait les sœurette, les sœurs blanches qui portaient la coiffe. Elle allait aussi bien prier à l'église qu'à la mosquée. J'ai découvert un islam très tolérant, très ouvert et, par rapport à l'ancien testament, c'était le même socle, la même chose. C'était le contraire de la religion catholique que j'avais connue en Belgique avec le curé intransigeant. Bien sûr, les choses ont évolué et c'est devenu beaucoup plus intolérant avec le temps. La religion a fini par prendre le pas sur tout.

Mon mari est de culture musulmane mais pas religieux du tout. Et ce n'est pas un cas unique, j'en connais plein comme lui.

Moi, j'étais pratiquante quand j'étais enfant. Je m'en suis beaucoup détachée en grandissant. Maintenant, je peux dire que la religion n'encombre pas ma vie. Je crois plutôt à cette force qui dirige notre vie, ce qui fait qu'on fait tel choix plutôt qu'un autre... On peut appeler ça Dieu, ou l'esprit ou ce qu'on veut. »

Meriem

« Ma famille était croyante mais mon père n'a jamais rien exigé de nous. C'est moi seule qui ai décidé de faire le Ramadan parce que je voyais mes parents le faire. C'est aussi toute seule que j'ai commencé à prier. Je savais que quand tu réussis quelque chose dans ta vie, c'est grâce à quelqu'un qui t'a aidé. Dieu était mon guide. Quand j'étais triste, je parlais avec lui. Ce n'est pas une personne mais c'est quelque chose qui est une puissance énorme. Tu ne peux pas le voir mais quand tu en as besoin... il est toujours là. Je lui parlais et il me répondait avec mes réussites, dans mes études, dans ma vie... Il répond d'une autre façon. »

« Quand je me suis mariée et que je suis venue vivre en Espagne, il y a eu une évolution dans ma religion : je la gardais pour moi, je ne voulais pas montrer aux gens. Sans cela, j'aurais eu un conflit avec la nouvelle société où je me trouvais. Je n'ai jamais rien exigé de mes enfants. Ils ont appris à faire le Ramadan et à prier tout seuls. Je ne portais pas le voile. Il y a quatre ans, j'ai changé. Peut-être parce que j'ai été en contact avec d'autres personnes. Peut-être parce que j'ai arrêté de travailler. Mes cheveux libres avaient peut-être un impact sur mes relations, la confiance que l'on me faisait. J'ai donc décidé de mettre le voile. Je vis l'islam à ma manière, je fais le Ramadan, je prie, je ne cause de problèmes à personne, je respecte toutes les religions qui m'entourent. »

« Je n'ai pas mis le voile parce que c'était à la mode, mais parce que j'étais entourée de femmes voilées. Je me sentais mieux avec elles en portant le voile. »

Fatima

« Ici, on voit tout le monde en foulard mais en fait, c'est aussi parce que c'est la mode. Et la façon de le porter, il y en a plein de différentes. Et le foulard, ce n'est pas l'islam. L'islam, il est dans notre cœur. Ce n'est pas parce qu'on porte le foulard qu'on est de bons musulmans et qu'on croit en Dieu. Dieu, il est dans nos cœurs. »

« Ce n'est qu'à trente ans que j'ai senti que je devais porter le foulard. Certains me disent que je ne suis pas une vraie musulmane parce que je m'habille normalement, pas avec des vêtements complètement fermés. Pour eux, je devrais être en djellaba. Je porte le foulard mais ça ne choque pas comme les robes jusque par terre. Porter la djellaba, c'est normal au Maroc mais en Belgique, je ne veux pas m'habiller comme ça. Au Maroc, je suis fière de porter le foulard et la djellaba. Mais là-bas, personne ne me regarde de travers. Ici, c'est plus difficile. Je ne me sens pas à l'aise. Je ne mets pas mon foulard au travail. Et j'arrange bien mes cheveux. Celles qui portent les longues robes et tout ça, elles ont leurs mosquées à part. Nous, on ne les fréquente pas. »

Philippe

« Je ne me reconnais plus dans la religion dans laquelle j'ai été élevé. Par contre, j'ai une certaine forme de spiritualité qui est quotidiennement très importante. C'est de la contemplation, une recherche quasi-quotidienne sur le concept de méditation, des lectures et un répertoire de pensée. J'appelle ça mon grenier, ou une brocante. Les concepts qui le remplissent sont l'ébauche d'un chemin spirituel qui n'est certainement pas encore terminé. »

« J'ai beaucoup cru et je continue encore aujourd'hui à croire au Hasard, que j'écris avec une majuscule. Est-ce lui qui pilote tout ? Je crois également beaucoup dans les émotions et particulièrement celles que m'apporte la musique. Je ne sais plus qui a dit « Dieu doit beaucoup à Bach »... c'est très vrai. Le Hasard et la musique m'ont apporté un jour dans les oreilles un morceau de musique tibétaine et, même si ce n'est pas mon chemin spirituel actuel, en tout cas je porte au bouddhisme un certain intérêt pour l'instant.

La seule chose dont je sois sûr, c'est que je suis prêt face à la mort, qui ne m'effraie plus.
« Je ne sais pas si je crois en Dieu, je ne sais pas comment l'appeler mais c'est sûr, il y a une force... »

Elisabeth

« Je vous écoute avec beaucoup d'attention et ce que je remarque, c'est le dynamisme qui existe dans la foi de chacun. »

« Je voudrais dire que la grande différence entre la religion de mes parents et ce que j'ai entendu jusqu'à présent, c'est que nous venons d'un pays, la Hongrie, où la religion n'était tout doucement plus permise. Le communisme dit que les religions, c'est de l'invention humaine et ça n'existe pas. La religion du communisme, c'est croire dans le parti et dans ceux qui le dirigent. Petit à petit, mes parents ont vécu ça et nous sommes partis parce que mes parents ne voulaient pas qu'on continue à vivre ça et que finalement, nous ne puissions plus vivre notre religion. »

« J'avais quinze ou seize ans. J'ai commencé à vivre un contact vraiment personnel avec Dieu et je lui ai dit que je le choisissais comme compagnon de vie. J'ai choisi de suivre des cours de théologie, de pastorale, de catéchèse, de philosophie pour pouvoir motiver et connaître le contenu de ma foi. J'ai compris que je ne pouvais pas vivre une relation avec Dieu en ignorant la relation avec les autres. »

« Ma foi me donne une liberté immense. Mais pas la liberté de faire n'importe quoi. Chacun de nous mérite la liberté. Je peux renoncer à moi-même pour permettre que l'autre puisse aussi être libre. »

« Nous sommes tous en cheminement dans notre foi. Si on respecte le fait que chacun chemine différemment, alors ça va. Mais si on veut à tout prix imposer un comportement, on ne se comprend plus. »

Habiba

« Si on revient en arrière, notre grand-père est le prophète Adam. Nous sommes donc tous cousins. Nous sommes tous de la même famille et ce qui nous sépare, c'est la religion. Moi, je respecte chaque religion et chaque culture. »

« J'ai étudié pendant cinq ans la religion islamique. Et mon cœur s'est ouvert plus qu'avant. J'ai changé dans ma façon de m'habiller. Pendant ces cinq années, je m'habillais en djellaba. Ce n'était pas l'influence de mon mari qui ne m'a jamais obligée ni à mettre le foulard ni à mettre la djellaba. Pendant ces cinq années, je suis restée à la maison, je ne travaillais pas. Puis mes enfants ont grandi. J'ai commencé à travailler grâce à Fatima, qui m'a trouvé du travail. Et ma vie a à nouveau changé. Je n'avais plus le temps d'aller à la mosquée. Et j'ai abandonné la djellaba. Mais j'ai gardé le foulard. J'ai travaillé dans une banque. En fait, pendant quelques années, je retirais le foulard en arrivant puis j'ai arrêté de le retirer. Je n'avais de problèmes avec personne au boulot. Je respecte les autres et les autres m'ont toujours respectée. Maintenant, je n'ai plus de travail mais je fais beaucoup de choses. Et je ne suis pas retournée à la mosquée. Enfin, j'y vais de temps en temps. Je crois beaucoup en Dieu. Et quand je vais mal, je lis le Coran. »

Conclusions

Philippe

« Ce qui m'a le plus frappé, c'est la diversité des points de vue lors de la séance sur les religions, les valeurs et les philosophies de vie. Et heureusement que cette diversité existe. »

Mohamed

« Je trouve ça dommage que nos rencontres s'arrêtent. J'aurais voulu continuer. »

« Je n'ai pas de rêve fou mais je voudrais rester en vie le plus longtemps possible, en bonne santé. Si ce n'est pas en bonne santé, ce n'est pas la peine. »

Eva

« Ca me fait du bien de penser que j'ai tenu le coup et que j'ai travaillé dans l'enseignement jusqu'à 65 ans. Ce n'est pas évident, et à la commune, on m'a vachement emmerdée pour que j'arrête. Dans l'enseignement, c'est relativement exceptionnel de tenir aussi longtemps. »

« Mon rêve n'est pas fou : je voudrais avoir le temps d'apprendre à lire à ma petite-fille. C'est mon rêve le plus immédiat. Puis j'aimerais aussi la voir grandir. »

« Tout le monde a eu des vies foisonnantes, avec des hauts et des bas mais les mauvais coups de la vie n'ont pas été victorieux. On a tous lutté pour arriver à ce qu'on est aujourd'hui. Je trouve que tout s'est très bien passé, qu'il y a eu un bel échange. C'est enrichissant. »

Elisabeth

« J'ai déjà réalisé une partie de mon rêve, qui était de simplifier ma vie. Je ne voulais plus être dans l'avoir mais dans l'être. Je voudrais continuer à simplifier ma vie, pour pouvoir vivre de plus en plus de choses valables, comme nos rencontres ici. Je veux me concentrer sur l'essentiel, les rencontres enrichissantes. »

« Je suis confirmée dans cette idée que la vie n'est un long fleuve tranquille pour aucun d'entre nous. Et malgré ça, nous nous en sommes tous sortis en ayant traversé tous les méandres. Le fait de savoir raconter les choses avec un certain humour, avec un sourire, une légèreté... Créer un endroit où la parole peut se libérer sans jugement, et dans l'écoute absolue les uns des autres, c'est assez unique. C'est un enrichissement énorme. Nous sommes tellement différents et pourtant, il y a moyen de mettre tout ça ensemble... Pourquoi est-ce tellement compliqué pour énormément de gens. Comment faire pour favoriser des rencontres comme celle-ci ? »

Danielle

« Je fais beaucoup de peinture et la couleur, c'est important pour moi. Et toutes ces vies, ce sont des couleurs. Je pourrais mettre des couleurs pour chacun de vous. J'ai trouvé que c'était vraiment un magnifique foisonnement de couleurs, et d'amour de la vie. »

Micheline

« J'adore écouter la vie des autres, je vois une grande diversité. Les quatre sœurs m'ont rappelé mes quatre sœurs. Mais j'ai vu plus d'affection chez vous que chez moi. Chez nous, c'était froid. Je crois vraiment que j'aurais dû vivre en Afrique. »

Mina

« C'est une très belle expérience. Donner la possibilité à chaque personne de raconter sa vie. Au début, je me suis sentie un peu coincée. Je me demandais ce que j'allais raconter mais finalement, on a toujours quelque chose à dire. J'ai beaucoup ri. Il y a des histoires douloureuses, des points communs, de belles rencontres... Pour moi, c'est une expérience à refaire. »

Meriem

« Je suis fière de moi-même parce que j'ai fait beaucoup de choses. J'ai eu des hauts et des bas mais je suis arrivée là. Merci à Dieu parce que je suis en bonne santé. Je voudrais terminer mes études, je voudrais faire beaucoup de choses, j'ai encore plein de rêves. Je n'arrêterai jamais de rêver... sinon il n'y a plus de vie. »

« J'ai découvert beaucoup de choses. On s'est parlé comme des êtres humains et j'ai aimé découvrir la vie de chacun de vous. On n'a collé d'étiquette à personne. Moi, je m'oubliais moi-même quand je vous écoutais. J'essayais de me mettre dans le corps de chacun pour vivre son histoire. J'ai appris que nous avions des points communs, même si chacun a sa culture. J'ai du mal à exprimer ce que nous avons en commun mais nous avons des choses en commun. »